

JOURNAL DES DEMOISELLES

CE QUE COUTE LA TOILETTE D'UNE FEMME

SUITE ET FIN

EN fait de modes & de toilette, le goût n'est qu'une chose de convention tout à fait arbitraire & qui mérite plutôt le nom de fantaisie. Ce qui paraît de bon goût dans un pays semble de fort mauvais goût dans un autre, & si les costumes de nos pères nous paraissent ridicules, il est probable que les nôtres leur sembleraient grotesques.

On trouve généralement hideux ces pauvres sauvages qui se tatouent le visage & le corps, & qui se percent le nez, les lèvres ou les oreilles pour y passer des anneaux ou d'autres ornements. Il semble cependant que, tout en s'en moquant, beaucoup de femmes civilisées aient adopté ces modes sauvages. Combien s'appliquent du blanc sur le front, du rouge sur les joues, du bleu pour dessiner certaines veines, du noir sur les cils & les sourcils, & si elles ne se percent pas le nez ou les lèvres pour y attacher des anneaux, n'en mettent-elles pas à leurs oreilles? — Pourquoi l'un serait-il plus ridicule que l'autre? Ce n'est là qu'une question de fantaisie, & la mode en viendra peut-être. Les badayères de l'Inde portent un anneau d'or dans le cartilage du nez, & si l'on en croit le savant Huet, évêque d'Avranches, les israélites portaient des anneaux & des bijoux, non-seulement aux oreilles, mais encore au nez. Il se peut aussi bien qu'on en revienne à cet usage qu'à celui, très-répandu aujourd'hui, d'adorer le veau d'or. Les femmes sauvages, il est vrai, emploient comme ornements des coquillages, des graines ou des plumes brillantes qu'elles trou-

vent partout; nos femmes civilisées font servir au même usage les perles, le corail, les diamants. Ce n'est pas plus beau, mais c'est plus rare & plus coûteux; il faut arracher les uns aux entrailles de la terre, & aller chercher les autres au fond de l'océan.

La perle, qu'on estime à l'égal du diamant, n'est qu'un petit amas de carbonate de chaux ou de craie, mélangé d'un peu de matière animale, & de la même nature que la nacre. Comme chacun sait, cette dernière matière se rencontre chez un certain nombre de coquilles de la famille des huîtres. A mesure qu'il croît, l'animal secrète cette substance, & ajoute ainsi chaque année une nouvelle lame de nacre à sa coquille. C'est aux couches d'air extrêmement minces qui restent enfermées entre ces lames calcaires & transparentes de la coquille qu'est dû le brillant éclat de la nacre. Les perles ne sont autre chose que des gouttes de cette matière nacrée, qui se sont égarées dans quelque partie charnue du mollusque, où elles conservent leur forme sphérique & s'augmentent chaque année d'une nouvelle couche. Aussi n'est-ce guère que dans les plus vieilles huîtres, ayant atteint tout leur développement, que l'on trouve des perles; les jeunes en ont rarement, parce qu'elles emploient tous leurs matériaux à l'agrandissement de leur coquille, & n'en laissent pas perdre. — La perle et la nacre sont donc formées d'une même substance, mais elles diffèrent par la disposition des couches. Dans la nacre, les couches sont planes, tandis qu'elles sont courbes &

concentriques dans la perle, & c'est à cette structure que cette dernière doit ce reflet mat & chatoyant, à la fois si vif & si doux, qu'on nomme orient. Un morceau de nacre arrondi artificiellement n'a pas d'orient, parce que ses couches, toutes parallèles, n'ont pas cessé d'être planes comme dans la coquille dont elles faisaient partie, au lieu d'être concentriques comme dans une vraie perle. Il ne faut pas croire que toutes les huîtres produisent également des perles fines; celles de nos côtes ne donnent qu'une nacre laiteuse, sans valeur, & les perles qu'on y trouve accidentellement ne sont que des graines calcaires sans éclat. C'est principalement d'une espèce des mers tropicales, l'huître perlière, que l'on tire les beaux produits employés dans la bijouterie. Il semble que la lumière éclatante du soleil de la zone torride soit nécessaire à la production de ces perles précieuses, de même qu'à celle des diamants & de la plupart des autres gemmes, comme si les rayons de l'astre du jour y versaient leurs éblouissantes richesses.

On trouve des bancs de ces huîtres perlières dans la mer des Indes, près de Ceylan, au golfe Persique & dans l'Océan, près de Panama. Cette pêche, affermée par les gouvernements de ces contrées, ne dure que deux mois environ, pour ne pas épuiser la race de ces animaux, auxquels leur trop de splendeur coûte la vie. — A l'époque fixée pour la pêche, un grand nombre de barques, montées chacune par cinq hommes, trois pour la manœuvre & deux plongeurs, se rendent sur l'emplacement du banc, & se dispersent chacune dans le rayon de sa zone respective. Les plongeurs s'aident, pour accélérer leur immersion, d'une grosse pierre attachée à une corde dont l'extrémité est amarrée au bateau. Ils portent suspendu au cou un sac ou filet pour mettre les huîtres, & à une corde qui leur ceint les reins, une gaine en cuir renfermant un long couteau destiné à combattre le requin, leur ennemi mortel. — A tour de rôle, chaque plongeur s'élance au fond de l'abîme avec la rapidité d'une flèche, détache promptement les plus grandes huîtres dont il remplit son filet; puis, tirant à lui la corde d'appel, il avertit ses camarades du bord de le remonter rapidement avec sa cargaison.

Habitué depuis l'enfance à ce rude travail, les plongeurs descendent jusqu'à des profondeurs de 10 à 12 mètres, & restent sous l'eau pendant une minute & même une minute & demi. Les plongeurs se relaient ainsi pendant plusieurs heures; mais ce travail est si pénible qu'une fois remontés dans la barque, ils rendent par la bouche & par le nez de l'eau souvent teinte de sang, & les hommes qui s'y livrent arrivent rarement à un âge avancé; leur corps se couvre de plaies par l'effet de la rupture interne des vaisseaux, & leur vue s'affaiblit rapidement.

La pêche des perles est remplie de dangers & d'émouvantes péripéties. — C'est le requin, ce tigre des mers, qui, caché dans ces profondeurs,

suit de loin la proie qu'il convoite; malheur à l'infortuné, qui, au moment de remonter; aperçoit au-dessus de sa tête l'ombre du monstre se dessiner entre lui & la surface de la mer. S'il n'est épuisé par la peur & la fatigue, il livre un combat terrible au squal, dont l'effroyable mâchoire menace de le couper en deux, & cette lutte suprême n'est pas toujours à l'avantage de l'homme. Le requin n'est pas d'ailleurs le seul ennemi que le pêcheur de perles ait à redouter: la torpille est non moins à craindre pour lui, car le seul contact de cette raie électrique paralyse au fond de l'eau le malheureux, qui y reste enseveli. — La pêche des perles coûte chaque année la vie à quelque quinze ou vingt hommes victimes de ces terribles gardiens des trésors de la mer.

Et croyez-vous que de tels dangers, de semblables fatigues puissent au moins avoir pour résultat d'enrichir ceux qui les bravent? Non! Les plongeurs reçoivent ordinairement une piastra par jour des entrepreneurs de pêcheries. Qu'on ne se figure pas, d'ailleurs, que toutes ces huîtres contiennent des perles; c'est tout au plus s'il y en a dix sur cent qui renferment ce précieux tubercule, & encore, la plupart de ces perles elles-mêmes sont de médiocre valeur & se vendent à vil prix.

Lorsque les embarcations ont déchargé leurs huîtres, & que chaque propriétaire a emporté son lot chez lui, il les étale sur une natte & laisse la température agir sur les mollusques, qui bientôt entrent en putréfaction; ce n'est que dans cet état que l'on peut facilement extraire les perles de leur coquille. C'est donc du sein d'une horrible infection qu'on retire ces nobles bijoux qui devront un jour briller au cou ou sur les bras de quelque femme assez riche ou assez vaniteuse pour payer deux ou trois cents fois leur poids d'or ces gouttes de matière concrétée. — Les perles, parfaitement lavées & nettoyyées, sont d'abord triées par classes suivant leur grosseur, puis un nouveau triage fait séparer celles dont les formes sont belles, dites *parangones*, de celles qui sont de formes irrégulières & que l'on appelle *baroques*; ces dernières, de peu de valeur, sont vendues au poids, ainsi que les très-petites perles dites *semences*. Les belles perles sont fort rares; l'orient, c'est-à-dire l'éclat irisé, la rondeur & enfin la grosseur servent de base à leur estimation.

Les perles ont de tout temps tenu le premier rang parmi les substances précieuses. Il en est parlé dans les Écritures. Job dit que « la pêche de la sagesse est de beaucoup préférable à celle des perles; » mais je doute fort que les propriétaires des pêcheries partagent son avis. Les dames romaines, à l'époque de leur plus grande splendeur, portaient des vêtements brodés de perles & s'en couvraient les bras & les épaules.

La valeur de ces bijoux approche de celle des diamants, & quelques perles fameuses dans l'histoire coûtaient autant que des royaumes. Telles sont celles qui ornaient les oreilles de Cléopâtre &

au sujet desquelles Pline raconte cette petite histoire :

« Dans le temps qu'Antoine, épuisant chaque jour tous les excès de la gourmandise, faisait charger sa table des mets les plus recherchés, Cléopâtre, avec l'orgueil & l'impudence d'une courtisane couronnée, plaisait sur l'appareil & la somptuosité de ses festins, & paria qu'elle dépenserait en un seul repas dix millions de sesterces (environ 2,250,000 francs de notre monnaie). Antoine accepta le pari, ne croyant pas que la chose fût possible. Le lendemain, jour de la décision, elle servit un souper magnifique; car il ne fallait pas, après tout, que ce jour fût perdu; mais ce n'était qu'un des soupers ordinaires, & déjà Antoine demandait d'un ton railleur qu'on produisît les comptes.

» Ceci n'est qu'un accessoire, dit la reine d'Égypte; le souper coûtera la somme convenue, & seule je mangerai les dix millions de sesterces. Elle ordonne alors qu'on apporte le second service. Les officiers, qui étaient prévenus, ne placèrent devant elle qu'un vase de vinaigre. Elle avait alors à ses oreilles ces deux perles, merveilles incomparables. Tandis qu'Antoine impatient observe tous ses mouvements, elle en détache une qu'elle jette dans le vinaigre & sitôt qu'elle y est dissoute elle l'avale. Déjà elle porte la main sur l'autre; mais le prudent Plancus, juge du pari, la saisit & prononce qu'Antoine est vaincu. Celle qui fut conservée n'a rien perdu de sa célébrité: après que cette reine fameuse fut tombée au pouvoir de César, on scia cette seconde perle pour former deux pendants d'oreilles à la Vénus du Panthéon, & la moitié d'un souper fit la parure d'une déesse. »

L'histoire est agréable, sans doute; mais elle pêche en ceci seulement: c'est que le vinaigre ne peut dissoudre instantanément les perles, & qu'un acide assez fort pour opérer cette dissolution aurait bien pu dissoudre aussi l'estomac de la belle pierreuse.

D'autres perles sont célèbres par leur beauté & leur valeur: celle qui ornait la couronne de Philippe II d'Espagne pesait 25 carats et était estimée 800,000 francs. Une perle énorme, achetée à Catifa par le voyageur Tavernier, fut revendue par lui au shah de Perse 2,750,000 francs, & le souverain actuel de ce royaume possède un long chapelet, dont chaque perle est à peu près de la grosseur d'une noisette. La valeur de ce joyau est inappréciable.

On imite aujourd'hui les perles fines avec une grande perfection, & cet art remonte à deux siècles. Un Français nommé Jacquin, faiseur de chapelets, ayant remarqué que lorsqu'on lavait un petit poisson, l'ablette, l'eau se chargeait de particules brillantes et argentées, et que le sédiment de cette eau avait le lustre des plus belles perles, eut l'idée de les imiter. Ce sédiment, qu'on nomme

essence de perles, s'introduit dans des petites boules de verre soufflé.

La nacre et les perles ne sont pas les seules productions que l'Océan fournisse à la parure des femmes. Au-dessus des prairies marines qu'il recèle dans son sein, fortement enraciné au roc, le corail pousse ses branches de pierre et rougit sous les flots.

Tout le monde connaît cette substance pierreuse d'un rouge vif, qui offre la dureté & l'éclat de l'agate & s'emploie pour faire des colliers & des bijoux; mais bien des personnes ignorent peut-être sa véritable origine, sur laquelle les savants eux-mêmes n'étaient pas encore d'accord à la fin du siècle dernier. Voici les faits: « Un petit animal gélatineux, à peine gros comme un grain de blé, nage en tournoyant dans les eaux, au moyen de ses bras nombreux, rangés comme une collerette autour de sa bouche. Il se fixe bientôt sur le roc, puis il attire sa proie en déterminant dans les eaux environnantes de petits tourbillons, par l'agitation continuelle de ses bras. A mesure qu'il se nourrit, — & il mange sans cesse, — la portion inférieure de son corps s'allonge & se durcit, puis se solidifie par les molécules calcaires qui s'y accumulent; la partie supérieure, au contraire, reste charnue; elle germe, bourgeonne & produit d'autres polypes, comme un arbre étendant ses branches. Le premier polype, le polype mère, devient alors un tronc qui, par l'âge, se solidifie; il se transforme en pierre, sur laquelle les générations accumulées de ses enfants travaillent et se multiplient en montant, pour ainsi dire, sur les épaules les uns des autres; bientôt le commun édifice s'étend & s'exhausse; il ressemble alors à un petit arbre dépouillé de ses feuilles, fixé au roc, non par des racines, mais par un empiètement qui s'applique parfaitement à la surface des corps, & y adhère tellement, qu'il est difficile de l'en séparer. De temps en temps, se détachent de la colonie mère de petits polypes qui vont, comme nous l'avons vu, se fixer à quelque distance de leur berceau, pour y devenir la souche d'une nouvelle famille ou d'un nouveau polypier de corail. Il lui faut huit ou dix ans pour atteindre 40 centimètres de hauteur.

La charpente du polypier où la partie pierreuse est rouge est la seule qui survit lorsqu'on le retire de l'eau. Les anciens naturalistes, qui n'en connaissaient que cette espèce de squelette, considéraient le corail comme une pierre douée d'une faculté végétative, qu'ils comparaient aux cristallisations de certains sels. Mais, à l'état vivant & dans son élément, ce squelette de pierre est recouvert d'une écorce gélatineuse toute criblée de cellules étoilées, dans lesquelles logent les polypes, dont le corail est à la fois l'habitation & le produit. Ces petits animaux sécrètent en abondance la matière calcaire mélangée à une substance colorante rouge qui forme la tige, de même que les mollusques sécrètent leur coquille. Cette tige s'accroît en grossissant par l'addition de nouvelles couches; son al-

longement & sa ramification ont lieu par suite du développement de nouveaux animaux à l'extrémité de l'aggrégation. Ces polypes sont mous, blanchâtres, terminés par huit petits bras ou tentacules à bords frangés, qui, lorsqu'ils sont épanouis, les font ressembler plus à des fleurs qu'à des animaux. Quand les naturalistes virent le corail vivant, l'écorce qui le recouvre et à la surface de laquelle viennent s'épanouir les polypes comme de petites fleurs à huit pétales, le leur firent regarder comme une plante véritable, quoique plus dure que le marbre. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que fut établie sans conteste la nature animale du corail.

Cette substance précieuse se trouve dans presque toute l'étendue de la Méditerranée; rare sur les côtes de France, le corail est très-répandu sur les côtes d'Afrique. On ne l'y trouve guère cependant près des rives; il lui faut au moins un fond de 20 mètres, & les petites forêts qu'il y forme descendent jusqu'à 200 mètres.

La pêche du corail présente les mêmes dangers que celle des perles, à cause des requins qui abondent dans ces parages. Voici comment on fait habituellement cette pêche : Six ou huit hommes montent un petit bateau que l'on nomme felouque ou coralline, lorsqu'elle est exclusivement affectée à la pêche du corail. Ces hommes sont toujours d'excellents plongeurs; ils ont avec eux une grande croix en bois, dont les branches sont égales, longues & fortes; entre les bras sont fixés de solides filets en forme de sac. Après avoir atta-

ché une forte corde au milieu de la croix qu'ils descendent horizontalement dans la mer, & y avoir fixé un poids assez lourd pour aller au fond, le plongeur suit la croix; il en pousse les branches l'une après l'autre dans le creux des rochers; il engage le corail dans les filets; alors, ceux qui sont dans la barque tirent fortement la corde; ils arrachent le corail ou plutôt le brisent, & le remontent hors de l'eau.

Cette pêche, outre les dangers auxquels elle expose ceux qui la font, coûte la vie à des milliers d'êtres vivants; êtres infimes par leur petitesse, mais importants par leur nombre & par leurs travaux. Ces petits polypes sont, en effet, des fabricants de monde; quelques-uns produisent des masses de coraux blancs, tellement dures & si grandes, qu'elles finissent par former des récifs, des îles & des archipels entiers.

Le corail est assez recherché des Européennes; il va au teint & relève la blancheur; mais les peuples des Indes & de l'Afrique, à la peau noire ou basanée, lui donnent le premier rang & le préfèrent à tout autre joyau. Le corail ne se produit pas sur les rivages de l'Inde; aussi les princes asiatiques s'en parent-ils de préférence aux perles, tandis que les Européens donneraient leurs plus magnifique coraux pour les moindres perles.

Et maintenant, mesdames, pardonnez-moi cette petite croisade, innocente contre votre luxe, & si vous la jugez indigne de votre colère, puisse-t-elle au moins ne point provoquer votre ennui!

J. PIZZETTA.

AIMER A LIRE

Nous dérobons à notre collaborateur, M. Rozan, un charmant discours prononcé dans la bibliothèque fondée par le curé de Croissy, & que nos lectrices liront avec un grand plaisir. On ne peut mieux parler de l'utilité de la lecture & de l'étude, & nous aimons à voir une plume si élégante & si autorisée développer une théorie qui nous est chère : celle de la nécessité de l'instruction pour les femmes, surtout à notre époque, surtout dans notre pays :

Mes amis,
Mes chers enfants,

Un aimable penseur du dernier siècle a écrit : « Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses. » Ce qu'il aurait ajouté, s'il

avait développé sa pensée, c'est qu'il y a dans ces délices, que nous promettent les livres, autant de profit que d'agrément. Sans doute, la lecture ne fera pas de vous des savants; mais elle formera votre goût, augmentera la somme de vos connaissances & vous rendra tout à la fois plus réfléchis & plus intelligents.

Un autre écrivain — un poète, celui-là, — a dit de son côté, en parlant des livres :

Les amis, les seuls fidèles,
Les seuls que l'on retrouve, hélas !
Au moment des disgrâces cruelles...
Les seuls qui ne soient point ingrats.

Comme il arrive presque toujours, le besoin de l'antithèse a poussé notre auteur dans l'exagération; mais si les hommes ne sont pas tous des ingrats, s'il y a encore parmi eux, comme je me

plais à le proclamer, des cœurs reconnaissants, il reste vrai, incontestable, que les livres sont toujours des amis fidèles.

Aimez-les donc ces livres qui vous ouvrent leurs pages, comme de bons amis vous ouvriraient leurs bras, & attendez beaucoup de leur commerce. Ils vous suggéreront des idées nouvelles, ils vous entretiendront de la vie d'autrefois, ils vous donneront de l'expérience, ils vous enseigneront à être des hommes, non-seulement de bonne conduite, mais aussi de bonne tenue. Avec eux, vous prendrez l'habitude de penser bon & de parler bien. Plus on lit, plus on a d'esprit.

Pour que la lecture porte tous ses fruits, il faut qu'elle soit régulière : lisez un peu tous les jours, aussi bien que tous les jours vous priez, vous travaillez & vous dormez. Faites de la lecture un des éléments de votre existence : donnez-lui son heure, comme vous la donnez aux repas, afin de nourrir avec la même régularité, avec la même sollicitude, votre corps & votre esprit.

Ne laissez dire à personne que le temps vous manquera : on a toujours le temps de bien faire, & vous ne vous imaginez pas ce qu'il en reste aux gens les plus occupés. Distribuez-le bien, une fois pour toutes, ce temps au compte duquel nous passons trop volontiers les torts de notre paresse, & vous verrez, si vous êtes attentifs à n'en rien gaspiller, qu'il peut donner satisfaction à tous vos besoins légitimes. Il vous tient en réserve une quantité de belles heures dont vous avez déjà laissé s'envoler, sans les rendre fécondes, un trop grand nombre qui, hélas ! ne reviendront plus. J'ai souvent pensé aux prodiges que l'on pourrait accomplir, s'il était permis de récolter à son profit toutes les miettes de temps que l'on voit perdre autour de soi.

Pas à pas on va loin, dit le proverbe, & le proverbe a raison. L'essentiel est de ne pas s'arrêter. Les gouttes d'eau ne creusent les pierres qu'à la condition de tomber toujours. Plusieurs d'entre vous ont certainement fait cette expérience : en consacrant une heure de chaque jour à un travail déterminé, on arrive au bout de la tâche bien plus tôt qu'on aurait osé l'espérer. Si nous étions à une époque, si vous étiez dans un pays où les mères de famille filent au rouet, vous sauriez ce que peut fournir de mètres de toile un travail quotidien & persévérant. J'ai connu dans ma jeunesse une femme, — j'ai presque dit une sainte, tant son souvenir éveille en moi de sentiments de vénération, — qui avait quatre filles. On sait ce qu'il faut de temps & de soins pour élever quatre enfants. Eh bien ! l'excellente femme, tout en remplissant sa tâche avec le plus entier dévouement, avait trouvé moyen d'avoir des heures de loisir : elle les a si bien & si rigoureusement employées que sa quenouille & son petit rouet ont produit à eux seuls les trousseaux de ses quatre filles.

Donc, je vous demande une heure, — deux à

ceux qui voudront aller jusqu'au luxe, — & croyez-en ma longue expérience, le nombre de livres que vous lirez en une année, la quantité de connaissances nouvelles que vous pourrez acquérir, sera tout à fait hors de proportion avec le temps que vous aurez dépensé.

Ah ! par exemple, l'heure réservée à la lecture, il faudra la défendre jalousement contre soi-même, contre les tentations de la paresse, contre les excitations du dehors. Le jour où vous direz : Je n'ai pas le temps aujourd'hui, j'ai autre chose à faire, je suis fatiguée, je lirai demain... ce jour-là, tout sera perdu.

Demain est un traître ; il trompe les imprudents qui croient pouvoir compter sur lui ; demain, c'est trop tard ; demain, c'est l'irréconciliable ennemi d'aujourd'hui. Il n'y a de certaine que l'heure présente. Demain n'est pas à vous ; demain, c'est peut-être jamais, car l'avenir n'est qu'à Dieu.

Ce lendemain, d'ailleurs, apporte avec lui son contingent d'occupations et d'exigences ; à son tour, il aura quelque prétexte aussi mauvais que celui de la veille ; le surlendemain ne vous trouvera ni moins faibles ni moins hypocrites, et finalement le livre restera fermé. Ce sera grand dommage : il avait beaucoup de bonnes choses à vous dire ; les instants qui lui étaient dus sont au nombre de ceux que vous aurez volontairement retranchés à votre bonheur.

Et vous, mes chers enfants, n'allez pas me soupçonner de prétendre, esprit chagrin & morose, vous arracher à vos jeux. Loin, bien loin de moi cette vilaine pensée. Au contraire, mes enfants, jouez, & de tout votre cœur. Le jeu pour vous, qui aspirez à vivre, c'est le repos pour nous, qui avons déjà vécu. On ne peut pas travailler toujours : vous avez besoin de vous distraire, comme nous avons besoin de nous recueillir. Il est bon, il est moral, il est hygiénique, surtout à vos âges, de s'abandonner parfois à la franche gaieté.

Ce que je vous demande, sans rien vouloir de plus, c'est d'attendre pour jouer que le moment en soit venu ; c'est d'avoir rempli tout d'abord la partie sérieuse du programme de votre petite existence. Quand vous aurez la satisfaction d'avoir fait votre devoir, aucune arrière-pensée ne viendra troubler votre plaisir : vous aurez l'esprit libre, le cœur content, vous vous amuserez plus & mieux. Un auteur anglais l'a dit avec vérité : « La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail. »

Il y a au-dedans de nous une voix qui, sans articuler aucun son, fait battre notre cœur ; elle est placée là, sentinelle vigilante, pour contrôler notre conduite, juger nos intentions, & nous dire tout bas ce qu'elle en pense. Évitez ses reproches, redoutez le jour où elle pourrait vous dire : Tu n'as pas rempli tous tes devoirs, tu n'as pas le droit de t'amuser.

Si vous voulez écouter mes conseils jusqu'au

bout, vous lirez, autant que possible, le crayon à la main. Prenez des notes, marquez les passages qui vous auront frappés, & que vous désirerez retrouver plus tard; tâchez même, l'ouvrage fini, d'en résumer sommairement l'objet & les données principales. Ce petit travail a plus d'un avantage : il rend la lecture, pour ainsi dire, active, &, par là, plus intéressante; il nous fait apercevoir dans une page ce qui aurait échappé à notre attention, moins tenue en haleine; il marque enfin dans notre esprit la trace de bien des livres que notre mémoire toute seule eût laissé s'effacer bientôt. Et puis, on se fait ainsi des recueils où il y a plaisir & profit à venir de loin en loin rafraîchir le souve-

nir de ses lectures, & se confirmer, en quelque sorte, dans la possession de ce qu'elles ont appris.

Et lorsque, dans vos lectures attentives, vous rencontrerez, pour le noter, un beau passage, — un sentiment généreux ou une grande pensée, — ne vous refusez pas le plaisir de l'admirer. Ceux qui font du dénigrement systématique ne prouvent qu'une chose, c'est qu'ils n'ont pas le sentiment du beau. Les étonnements sans motif & les engouements sans raison peuvent être le partage des sots; mais l'enthousiasme vrai & l'admiration sincère sont le privilège des âmes nobles.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

L'exemplaire de la *Dévotion dans le monde*, remis entre les mains de notre collaboratrice, ne possédait ni introduction ni lettre de Monseigneur Mermillod. De là, une assertion erronée. Nous reconnaissons volontiers que les autres exemplaires du même ouvrage, mis sous nos yeux par le libraire, M. Sauton, sont munis de cette approbation.

VIE DE LA MÈRE ÉMILIE

Fondatrice de la Congrégation de la Sainte-Famille

PAR M. LÉON AUBINEAU (1).

Nos lectrices de l'Aveyron connaissent toutes, je n'en doute pas, le nom de cette sainte femme, digne, par sa foi et son zèle, des premiers temps du christianisme, & que Dieu suscita parmi nous, à une époque où la religion désolée cherchait pour ses enfants des mères & des institutrices : Émilie de Rodat fut fidèle à l'appel divin; elle employa à l'enseignement des enfants pauvres les rares talents qu'elle avait reçus du ciel; elle dota son pays d'une communauté dévouée à toutes les œuvres de zèle & de charité, & à laquelle elle a légué cet ardent amour pour les pauvres qui fut la qualité dominante de son cœur, le souffle qui enfla les voiles de son navire & le conduisit au port céleste. Cette communauté, très-nombreuse aujourd'hui, a pris le nom de la Sainte-Famille, si pauvre elle-même & dont le chef, saint Joseph, descendant de David, passa sa vie entière dans les humbles & souvent durs labeurs des artisans.

Un de nos écrivains les plus distingués & les plus chrétiens a écrit la *Vie de la Mère Émilie*; il a raconté tous les progrès de la vertu & de la charité dans cette âme admirable qui s'ignorait elle-même; il a suivi les fondations diverses qu'elle a faites, toujours sous l'inspiration de la divine Providence,

au fur & à mesure des besoins qui se manifestaient à elle; il l'a étudiée au milieu de ses sœurs, pour qui elle fut un modèle à la fois aimable & austère; au milieu des pauvres, des enfants, de tous les rebutés du monde pour qui son cœur renfermait des trésors de tendresse; il l'a étudiée en elle-même, dans ses luttes, ses combats, ses peines intérieures qui durèrent presque autant que sa vie; il est impossible de lire des pages à la fois plus attrayantes & plus fécondes en bonnes inspirations; l'auteur, si délicat & si lettré, s'efface toujours derrière son héroïne; il a tenu à honneur de n'être que l'exact historiographe de cette sainte religieuse; il a raconté avec simplicité & sans respect humain les actes de cette belle vie, sans expliquer ni excuser ceux même par lesquels la raison pourrait se trouver froissée. Et Dieu a béni cette simplicité; l'art le plus profond, le plus exquis n'aurait jamais su aussi bien faire pour nous intéresser à l'existence, au caractère, au zèle et aux œuvres de celle qui fut la mère Émilie.

Cet excellent livre a déjà fait beaucoup de bien; l'exemple des contemporains est puissant, en effet, sur les âmes; quand nous voyons une personne de notre temps s'élever au-dessus de ce même monde où nous vivons, se sanctifier dans ce milieu où tant d'autres se perdent, profiter de ces occasions de zèle & de charité que nous trouvons sur nos pas, il est difficile de ne pas se sentir émue d'une émulation toute chrétienne. L'ouvrage de M. Aubineau a dû enfanter beaucoup de bonnes pensées, susciter bien des bonnes œuvres; c'est une récompense digne de ses talents, digne de son mérite & de sa foi.

M. B.

(1) Chez M^{me} veuve Poussielgue. Un vol. Prix : 3 fr.

FRANÇOISE

ou

LA VOCATION D'UNE CHRÉTIENNE.

PAR MADAME E. BENOIT (1).

La tribu féminine & écrivante s'enrichit d'un nouveau nom, & nous saluons de grand cœur cette chère consœur qui vient de nous donner un fort bon livre. Elle a choisi un sujet souvent traité, l'influence heureuse d'une femme pieuse sur un mari incrédule, elle l'a traité avec beaucoup de pureté & de charme : sa Françoise est si gracieuse qu'on ne s'étonne pas de l'empire qu'elle exerce sur son Henri, si loyal et si droit lui-même. L'auteur nous fait pénétrer dans un monde idéal, où pécheurs et pécheresses même ont les plus rares inclinations vers le bien et la vertu. Plût au ciel qu'il en fût ainsi ! Mais le monde où nous vivons n'est pas si

beau, il n'est pas si commode que le monde du roman, et c'est là le véritable danger des œuvres d'imagination, les plus chastes, les plus pures ; elles font entrer le lecteur dans un milieu chimérique dont la fréquentation ne dispose pas aux luttes, aux difficultés qui remplissent la vie. Les jeunes femmes, les Françaises, qui voudront ramener à Dieu leur mari, ne trouveront pas des Henris, c'est-à-dire des hommes sans préjugés hostiles et tout disposés à embrasser la vérité, le jour où elle se dévoilera à leurs yeux. Les rapports avec les pauvres ne sont pas non plus si faciles & si doux ; tout acte de vertu, Dieu l'a voulu ainsi, coûte à la nature, et rarement il est tout à fait récompensé sur la terre. Les bons mélodrames où le vice est puni & la vertu récompensée, sont l'œuvre des hommes ; l'œuvre divine nous fait voir la vertu luttant ici-bas et couronnée au ciel ; elle ouvre aux grandes âmes les espaces immortels, ceci est grand et digne de Dieu. Mais nous voilà bien loin de *Françoise* ; elle est si aimable & si bien dite que nous la recommandons fort à nos lectrices, à titre de délassement plutôt que d'enseignement, et le style élégant & doux de madame Benoit ajoute à l'intérêt de sa touchante fable.

M. B.

(1) Chez Didier, 35, quai des Augustins. — Un joli volume, prix : 3 fr.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

DIXIÈME LETTRE

SUR LA MANIÈRE D'ENTENDRE LES SERMONS

Ma chère Nathalie,

Je vois que vous êtes tout entière dans la piété & que votre temps se trouve pour ainsi dire occupé jour par jour depuis le commencement de ce carême.

Je vous approuve beaucoup, ma chère enfant, de mettre à profit les ressources oratoires que vous offre votre séjour à Paris. C'est assurément, même à ne la prendre qu'au point de vue purement hu-

main, une jouissance de premier ordre pour un esprit de quelque élévation et de quelque portée, que la possibilité d'entendre, plusieurs fois par semaine, des prédicateurs en renom & tels qu'il ne serait pas facile de trouver leurs pareils ni dans les chaires de l'enseignement ni à la tribune de nos assemblées politiques.

Je vois que vous ne donnez point dans ce travers, malheureusement trop fréquent, d'alléguer que ces grandes vérités de la religion & de la morale nous sont trop connues & trop familières, pour qu'il nous soit nécessaire ou seulement utile de nous les représenter de nouveau. C'est là un des arguments favoris de la paresse ou de l'indifférence, mais aussi un de ces arguments qui ne résistent pas au moindre regard de la réflexion. Nous avons beau, en effet, être convaincus de l'existence et de la présence de Dieu, du gouver-

nement de la Providence dans l'univers, de la responsabilité de nos actes, de l'obligation de nos devoirs, de l'immortalité de nos âmes; il n'en est pas moins vrai que, dans le tumulte de la vie, l'entraînement de nos occupations, souvent même dans les épreuves de nos tentations, la voix intérieure de la vérité, sans se taire ni s'affaiblir, finit par être couverte par le bruit du dehors. Tandis qu'elle nous parle dans le silence de notre cœur avec une clarté & une force qui décident & entretiennent notre courage, elle finit, dans ce bourdonnement intérieur des préoccupations secondaires, par ne plus nous apparaître que comme un murmure confus; nous cessons de plus en plus d'y prêter l'oreille; tout cet ensemble de principes, qui n'existe dans notre esprit que par elle seule, s'anéantit pour ainsi dire & devient pour nous comme s'il n'était pas.

Voilà pourquoi il est si opportun & si profitable de se recueillir de temps en temps, pour rendre en nous à la vie morale son inspiration et son énergie. Toutefois, cet effort de concentration, ce retour à la vie intérieure, ce détachement, même momentané, des pensées qui nous importunent & nous dissipent, n'est point aussi aisé qu'il le paraît. Nous n'en avons, la plupart du temps, ni le loisir ni la force. Il y faudrait une puissance d'esprit et de volonté dont nous avons à peu près perdu l'usage & le secret.

Ce que nous ne pouvons pas venir à bout d'accomplir seuls, nous devient non-seulement facile, mais agréable sous la direction spirituelle & par l'influence puissante de la grande éloquence. Elle opère sur nos âmes ce que nous ne sommes point en mesure de réaliser par nos débiles efforts, un apaisement, un calme, un silence qui nous rendent à nous-mêmes & rétablissent la clarté dans nos esprits.

Alors, nous ne nous contentons plus d'acquiescer par une pure adhésion théorique à ces grandes vérités religieuses. Nous ne nous bornons plus à dire : Dieu existe, sans qu'il nous vienne à la pensée de nous en préoccuper, sans continuer à vivre en dehors de lui, de son secours & de sa prière &, pour tout dire, en un mot, absolument comme s'il n'était pas. Nous éclairons notre conduite de cette lumière extérieure; nous y rattachons nos actions & nos espérances. Le nautonnier qui veut conduire au port le navire sur lequel il est monté, ne se contente point de jeter un regard errant sur les étoiles qui lui montrent son chemin; il se recueille, il relève le point & lorsqu'il s'est rendu un compte exact de la position des astres, il y lit d'une façon précise la route qu'il doit tenir. Autant en arrive-t-il à l'homme qui se pénètre des vérités fortifiantes de la foi. Ce ne sont plus pour lui des notions vagues auxquelles il donne, sans s'engager en quelque sorte, un consentement banal, mais des préceptes pratiques auxquels il s'abandonne avec une pleine et entière sécurité.

En même temps que l'âme se sent raffermie

dans ces nobles vérités, elle éprouve un sentiment dont il faut tenir compte, car il ne faut négliger aucun des moyens dont il plaît à Dieu de se servir pour nous rapprocher de lui. Il est impossible à ceux-là même qui garderaient dans leur cœur quelque trouble & quelque indécision, qui se sentiraient quelque velléité d'éloignement ou de résistance, il leur est impossible de ne pas être sensibles à cette émotion du beau, par laquelle la vérité confirme sa présence dans notre cœur. La vérité a le noble privilège de ne point s'adresser seulement à l'esprit : elle n'est point seulement cette lumière froide & glaciale qui, semblable à un rayon de la lune, glisserait en tombant sur le marbre. Elle porte en elle une chaleur communicative; & à mesure que l'esprit s'y repose dans une vue claire du devoir, le cœur s'en émeut; il se sent pris d'une noble ardeur & d'un saint enthousiasme pour les actions qui lui sont ainsi demandées.

Je ne sais pourquoi, ma chère Nathalie, je m'attarde à vous décrire un plaisir qui vous est si connu, & que vous êtes capable de goûter mieux que personne. Ce sont là, je n'en doute pas, quelques-uns des motifs principaux qui vous attirent et vous retiennent au pied des grandes chaires de la capitale. Indépendamment des raisons de piété proprement dites dans lesquelles je n'ai point à entrer, je comprends tout ce que votre esprit éprouve à l'audition de ces grands discours, combien votre vertu en est fortifiée, de quelles sublimes impressions votre admiration littéraire se nourrit.

Toutefois, ma chère Nathalie, cette passion de la grande éloquence n'est pas non plus sans avoir ses inconvénients, & vous me permettez de les signaler à votre prudence.

Mon aïeul pour peindre la manie de ceux qui, en fait de sermons, ne pouvaient plus supporter que les grands prédicateurs, avait un mot bien juste et bien profond, dont ma mère avait coutume de se servir avec nous. Elle nous appelait « des gourmets de discours, » & nous reprochait souvent, avec une grande sagesse, cette recherche qui nous porte à ne savoir plus ni entendre ni goûter la vérité, lorsqu'elle ne nous est pas présentée avec tous les raffinements de l'art oratoire. Souvent nous cédon, fort mal à propos, à nos instincts de dilettantisme littéraire, & nous sommes portés à considérer dans ce que nous entendons beaucoup moins le fond que la forme. Nous nous érigeons, pour ainsi dire, en juges d'un concours, comme s'il s'agissait de débattre entre les différents prédicateurs de la saison un prix de rhétorique. Nous sommes beaucoup moins soucieux de notre propre avancement dans le bien qu'inquiets des règles de bien dire, & de la façon plus ou moins heureuse dont elles ont été observées.

Pour peu que nous n'y prenions pas garde & que nous nous laissions aller à la pente de cette tendance, nous sommes vite entraînés à cette conséquence extrême de ne pouvoir plus guère

supporter qu'un très-petit nombre d'hommes parmi ceux qui portent la parole. Notre critique va même, une fois que nous en avons éveillé les mauvais instincts, jusqu'à mordre sur les hommes supérieurs & à contester, s'il se pouvait, jusqu'au génie. Les parties défectueuses que l'orateur a laissées dans une certaine ombre, peut-être par un dessein secret & avec une intention justifiée, deviennent immédiatement pour nous les parties saillantes. Nous finissons, comme les oiseaux de nuit, par ne plus rien distinguer de ce qui nous apparaît dans le plein soleil de l'éloquence, & nous déversons toute l'acuité de nos regards à poursuivre dans leurs recoins les imperfections qui auraient échappé à une âme plus capable d'enthousiasme.

Celui qui s'est mis sur le pied d'appliquer aux chefs-d'œuvre eux-mêmes cette mesure cruelle & inexorable, n'a, comme on le comprend de reste, aucune raison pour faire miséricorde à des talents moins élevés.

Il y a de par le monde un grand nombre d'hommes pieux, estimables, sincères, doués d'un grand zèle pour le bien & initiés, par l'expérience des moyens les plus sûrs & les plus prompts d'y parvenir, & qui, sans être doués comme Cicéron & Démosthènes, comme Bourdaloue et comme Bossuet, ne laissent pas de faire entendre, dans un langage satisfaisant, les conseils les plus sages & les plus pratiques.

Je regarde comme très-fâcheuses, ma chère cousine, les conversations que j'ai souvent entendu tenir entre jeunes filles sur des sermons auxquels elles avaient assisté.

Au lieu de se demander tout d'abord, comme les convenances l'exigent, ce qu'il pourrait y avoir à recueillir de plus essentiel dans cette exposition longuement méditée par un homme familier avec toutes les misères & rempli de l'amour du genre humain, il me semblait vraiment que je lisais quelque article de *Variété littéraire*, à la troisième colonne d'un grand journal. Chacune des parties du discours, l'exorde, la division, la péroraison, le texte choisi, les citations invoquées, les exemples & les comparaisons, tout devenait matière à la critique, & aucune de ces demoiselles ne songeait un seul instant à se demander si, indépendamment des remarques littéraires & scientifiques, il n'y avait pas, au fond même du discours, quelque chose à prendre & à retenir.

Je me trompe, Nathalie, et je ne rapporterais pas fidèlement mes souvenirs si je ne reconnaissais qu'après cette étude généralement assez malveillante de la forme, les pensées & les enseignements du discours devenaient aussi le sujet de leurs entretiens & l'occasion de leurs remarques.

Ici, ma cousine, il faut que vous autorisiez encore une fois ma franchise ordinaire et que vous me permettiez de vous parler, comme toujours, à cœur ouvert.

Les sermons, ma chère enfant, n'ont pas seule-

ment pour but de nous repaître en quelque sorte des grandes vérités du christianisme. Leur but définitif & avoué, c'est incontestablement de nous aider à nous rendre meilleurs.

Voilà pourquoi, à côté des sermons de dogme et d'apologétique, on nous fait des sermons de morale. Il en est beaucoup qui, toute théologie à part, sont de véritables études philosophiques de notre cœur, — telles que les savants dans l'art de nous connaître les ont eux-mêmes pratiquées.

L'esprit humain, ma chère cousine, est ainsi fait, qu'il trouve le plus vif intérêt à étudier les défauts, les imperfections, les vices, sur la personne de son prochain. Il reconnaît volontiers les travers qu'on lui signale, les passions contre lesquelles on s'élève, dans son voisin ou son ami. Personne ne veut croire qu'il est lui-même mis en scène, & que cette anatomie de nos faiblesses & de nos fautes se réduit après tout, à l'histoire de sa propre vie.

Nous mettons tout notre art & toutes nos facultés, ma chère Nathalie, non point à extraire, comme nous le devrions, des leçons de morale qui nous sont adressées, ce qui nous est en effet applicable, mais au contraire à détourner le trait qui, malgré nous, porte en plein dans notre poitrine. Nous profitons avec assez peu de bonne foi de ce qu'un prédicateur, en présence d'un auditoire si diversement composé, est obligé de rester dans une certaine réserve & de s'en tenir à une certaine généralité, pour esquiver la leçon. Nous l'appliquons sans miséricorde à notre voisin pour nous y dérober plus sûrement, & un résultat singulier de notre passion à entendre des sermons est souvent un redoublement de sévérité & de rigueur envers les autres, au lieu d'y trouver pour nous-mêmes une occasion de réforme & d'avancement dans le bien.

Il y a bien longtemps aujourd'hui, ma chère Nathalie, lorsque je donnais encore la main à mon honorée mère en sortant des églises, elle ne manquait jamais d'appeler mon attention sur ce qui, disait-elle, pouvait me servir à moi-même dans ce que nous avions entendu. « Il n'est pas nécessaire, ajoutait-elle avec beaucoup de sens, ni de tant retenir, ni de tant admirer. L'important, c'est de prendre ce qui nous concerne & de laisser ensuite à chacun le soin de se pourvoir lui-même. Ce n'est pas à nous de faire sa part de leçons & de reproches à autrui. Dieu ne nous demandera pas compte de ce qui a été dit pour notre voisin, mais de ce qui s'adressait à nous-même & dont nous étions ainsi mis en demeure de profiter. »

Il y a plus.

Une fois qu'on est entré résolument dans cette voie, il est bien difficile, pour ne pas dire tout à fait impossible, d'imaginer une circonstance où, avec de la bonne volonté, on ne retire pas quelque chose de ce qu'on entend.

J'étais allé précisément avec ma mère visiter une prison cellulaire de quelque célébrité, et pour

nous être agréable, le directeur nous avait invités à la messe du dimanche. C'est un spectacle fort curieux que ces immenses corridors absolument vides et silencieux, qui viennent aboutir à une rotonde commune, où, sur une estrade assez élevée, se dresse l'autel préparé pour le célébrant. Toutes les portes des cellules à peine entre-bâillées permettent aux détenus, en appliquant l'œil à cette étroite ouverture, de distinguer le prêtre, pendant qu'eux-mêmes ne peuvent pas être vus.

Après la messe, l'aumônier adressa aux détenus une petite homélie.

Cette homélie commençait par ces paroles étranges :

« Mes frères,

« Lorsque vous vous sentez dans l'âme quelque tentation de voler le bien d'autrui... »

« — Pour le coup, ma chère maman, » osai-je lui faire observer, « voilà qui, grâce à Dieu, ne nous concerne guère ni l'un ni l'autre ! »

« — En es-tu bien sûr, mon enfant ? » me répondit-elle de cette voix grave & lente qui me remuait jusque dans les dernières profondeurs de mon âme. « En es-tu bien sûr ? Le bien d'autrui ne se prend-il que par le vol ou la force ouverte ? N'y a-t-on pas atteint en dérobant l'honneur, la réputation, en compromettant ses adversaires & quelquefois ses meilleurs amis, par le ridicule, les insinuations malveillantes, les rancunes calomnieuses ? Pour moi, » ajouta-t-elle avec une sorte de mélancolie communicative, « je trouve que dans ce sermon adressé à des voleurs & à des assassins, beaucoup de choses me regardaient personnellement, Dieu ne mesure pas la valeur morale des actes aux circonstances qui en ont arrêté l'exécution ou la portée, mais aux intentions premières qui en font la malice ou le mérite. »

Vous m'avouerez, ma chère Nathalie, qu'à pratiquer la morale recommandée par ma mère, on perd singulièrement de vue le côté critique & purement littéraire d'un discours. On rentre ainsi tout à fait dans la belle parole du père Bridaine : « A force de remords, vous me trouverez assez éloquent. » C'est ainsi que ce pauvre missionnaire, appelé du fond des villages & des campagnes à évangéliser la plus brillante société du dix-huitième siècle, savait en quelque sorte disparaître derrière sa propre éloquence & substituer aux jugements oratoires les retours de la conscience sur elle-même.

Une vieille légende du moyen âge m'a toujours paru représenter admirablement cette nécessité d'une action personnelle en dehors de l'influence exercée par la parole de l'orateur.

Cette légende rapporte qu'un prédicateur célèbre attirait autour de sa chaire les populations séduites par sa renommée & éprises de son talent. Dominant la multitude qui remplissait la cathédrale, il déployait des richesses oratoires & une puissance de parole aux quelles il semblait que nulle rébellion

humaine ne pût résister. Aussi devant lui comme devant les Apôtres, se courbait le front des incrédules & s'humiliait le repentir des pécheurs :

Un jour, pour le punir ou pour le préserver de son orgueil, Dieu lui envoya une vision.

Le monde des esprits et des cœurs lui fut ouvert : il lui fut donné de discerner ce qui se passait dans les âmes.

Sur les marches de l'escalier en marbre qui conduisait à la chaire, demeurait humblement assis, pendant tout le discours, un pauvre frère lai, chargé de conduire & de ramener le prédicateur en renom. Simple & défiant de lui-même, il avait jugé que cette grande éloquence lui était trop supérieure pour qu'il fût capable de la suivre. Il se contentait donc, afin de concourir pour sa part à l'œuvre de salut, d'adresser pendant tout le discours de ferventes prières à Dieu, afin qu'il lui plût de ramener les âmes à lui & de toucher ces cœurs indociles.

Or, dit la légende, toutes les fois que les saintes prières du frère venaient à languir, une sorte de torpeur s'emparait de l'auditoire ; les paroles glissaient sur les cœurs soudainement fermés & devenus insensibles à tous les charmes de l'éloquence.

Au contraire, lorsque le pauvre moine ouvrait de nouveau par ses supplications les trésors de la grâce divine, la parole du prédicateur retrouvait tout son effet & recommençait son œuvre de conversion.

Il est difficile, ma chère cousine, d'exprimer d'une façon plus ingénieuse & plus vraie la résistance d'inertie qui empêche souvent les plus beaux triomphes oratoires d'aboutir. Il faut absolument que les auditeurs se mettent de la partie & qu'ils achèvent au dedans d'eux-mêmes ce que le discours ne fait que commencer.

Le colonel, que votre oncle regarde à juste titre comme un joueur de première force au whist, prétend qu'il est arrivé à cette science vraiment supérieure par le plus simple de tous les moyens : apprendre une règle ou éviter une faute par partie. Il me semble, en tenant compte des différences, que cette même maxime est tout à fait applicable aux sermons & à la manière dont nous devons en tirer parti.

Il ne s'agit pas, en effet, de savoir comment un homme, appelé à prendre la parole devant une assemblée chrétienne, a su traiter un sujet de dissertation philosophique, morale ou religieuse, mais, tout au contraire, en nous prenant tels que nous sommes, si nous avons tiré personnellement quelque profit de notre présence, pour notre perfectionnement, notre résignation, notre repentir.

Toute la morale humaine, ma chère Nathalie, telle que le monde la comprend & la pratique depuis que les stoïciens de l'ancienne Rome la lui ont enseignée, consiste à exalter perpétuellement l'orgueil par le sentiment de nos mérites, ou à

caresser l'ambition par les surexcitations de nos espérances. Reste à savoir si cet effort pour persuader à l'homme une supériorité dont il est plus enivré que convaincu, contribue en effet à le rendre meilleur, & si pour devenir plus doux, plus patients, plus énergiques, nous n'avons pas à considérer plutôt ce qui peut nous manquer.

Le dernier mot de toutes ces réflexions, ma

chère cousine, c'est qu'on n'a jamais vu avancer personne dans la perfection ni malgré lui ni sans lui, & que si la parole nous avertit de nos devoirs, c'est à notre cœur à en concevoir l'amour & à notre fermeté d'en accomplir les obligations.

Votre cousin & ami.

ANTONIN RONDELET.

CONSEILS

V

L'ESPRIT DE FAMILLE

L'ESPRIT de notre siècle est un terrible dissolvant; comme le vinaigre dissout les perles, ainsi dissout-il ces grands & généreux sentiments qui faisaient la gloire de nos aïeux. L'esprit de recherche, de curiosité, d'indépendance, appuyé sur une prétendue science, sape la religion; l'esprit d'intrigue, de cupidité, d'ambition ébranle les gouvernements; le manque de respect & d'affection brise les liens de la famille, & tout ce qui rendait la vieille France forte & digne périclitait ainsi peu à peu. Un peuple sans foi, sans discipline & sans attachement de famille, succombe vite. Les hommes de cet ancien régime, dont on se moque, qui, aux yeux de certaines gens & de certains journaux, est si démodé, si suranné, aimaient et vénéraient trois choses: Dieu, le Roi & leur propre sang; & je crois que chacun de nous, dans son petit cercle, aurait grand avantage à faire un essai de restauration du passé.

Nous ne parlerons pas ici de Dieu, idée trop intime et trop haute, ni du roi, la politique nous est interdite, le ciel en soit loué! mais nous parlerons seulement de la famille, de ces sentiments de respect, d'affection, de solidarité qui doivent unir ceux qui viennent d'une même souche; de ces devoirs sacrés qui embrassent toute la vie, depuis l'enfance, où l'on reçoit tout & où l'on rend si peu, jusqu'à l'âge avancé où l'on donne toujours sans beaucoup recevoir, car la famille est un long exercice de dévouement, & à mesure que l'on approche de la fin de la carrière, on donne & on se donne avec des vues plus pures, moins personnelles, & sans que la réciprocité récompense le bienfait. Disons-le,

pour rendre hommage à la vérité, & parce que cette vérité même est la base de tout enseignement moral, la famille n'est pas un idéal, elle ne répand pas toujours un bonheur parfait; la vie en commun, les rapports étroits de la parenté renferment des heurts, des difficultés, des oppositions de caractère & d'opinions qui fournissent souvent un grand exercice à la vertu. Mais comment la vertu se manifesterait-elle si elle n'était pas contredite & quelquefois méconnue?... Les défauts d'autrui nous délient-ils de nos devoirs envers cet autrui? La morale indépendante pourrait seule énoncer une pareille énormité. Donc, si nos parents nous sont peu agréables, peu sympathiques (ce qui arrive fréquemment pour les beaux & les belles, beaux-frères et belles-mères par exemple), & pour les propres aussi, tâchons de faire taire ces mauvais sentiments; respectons les liens intimes du sang & de l'alliance, qui font de nous & des nôtres une petite tribu au milieu du genre humain, pour laquelle l'honneur, le nom, souvent les intérêts, ne sont qu'une seule & même chose. Si nos pères & mères sont aimables, nous n'aurons pas de peine à les chérir; mais n'omettons pas le respect, ne laissons pas la familiarité, destructive des bons rapports, gâter ce sentiment unique, où la tendresse, la confiance, la vénération se confondent, & où les plus lointains souvenirs de l'enfance nous les montrent gardiens & protecteurs de notre berceau. Aimons-les, respectons-les, soignons-les; à mesure qu'ils avancent en âge, sachons les consulter, les écouter, les entourer de sollicitude, leur prouver de mille manières qu'ils

nous sont précieux & chers, qu'ils ne vivent pas trop longtemps (hélas! bien des enfants suggèrent à leurs parents cette amère pensée!), & surtout, quand même la fortune, l'éducation, la position nous auraient fait monter plus haut que le rang paternel, ne rougissons pas de ceux qui nous ont donné l'être! Cela est bas, & cela n'est que trop commun...

Aux frères, aux sœurs, on doit la tendresse & les égards, la confiance, s'ils en sont dignes, le respect le plus délicat de leurs droits, & tous les services qu'il est possible de leur rendre. Quels que soient leur caractère, leurs défauts, leurs torts même, soyons pour eux des amis sûrs; ne révélons pas à des oreilles étrangères les faiblesses que l'intimité nous a livrées; cachons, voilons ces taches; car à qui appliquerons-nous la parole évangélique : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit*, si nous ne l'observons pas à l'égard de nos proches? Ajoutons que, dans les rapports des jeunes femmes avec les beaux-frères, il faut beaucoup de réserve, de modestie & de prudence, & qu'entre belles-sœurs, il est nécessaire de mettre beaucoup d'huile dans les engrenages, de faire des sacrifices à la paix, de ne pas vouloir éclipser par l'esprit ou bien la toilette une belle-sœur qui aurait quelques prétentions en ces matières. Le triomphe d'une soirée ou d'un bal peut créer des antipathies éternelles entre femmes destinées à vivre côte-à-côte, & qui devraient, ne fût-ce que par amour d'elles-mêmes, tâcher de se complaire & de s'aimer. Les liens formés par les alliances sont certainement les plus difficiles à entretenir: mais une femme qui a de la simplicité, qui ne cherche pas à primer, qui saurait ne pas être trop fière de sa fortune ou trop affligée de sa médiocrité, s'en tirera à son avantage. Croyez-moi, dans les rap-

ports de famille & même dans les rapports de société, la bonhomie vaut mieux que le brio, la bonté est plus appréciée que la finesse, & la personne la plus aimable sera toujours celle qui sait le mieux écouter, & qui pense aux autres avant de penser à elle-même.

Après le cortège imposant des parents & grands-parents, des frères & des sœurs, viennent les cousins, les alliés, tous les membres du clan, qui, sont, en général, une flûte de Pan, une gamme où toutes les conditions sont représentées. Que leur doit-on? on leur doit l'esprit de famille; c'est-à-dire qu'il ne faut pas trop s'isoler d'eux, qu'il ne faut pas surtout les accepter avec enthousiasme s'ils sont riches & bien posés (argot du jour), & les fuir s'ils se trouvent dans le cas opposé. Politesse, égards, & au besoin, services pour tous; ne les méconnaissez pas si, par hasard, ils sont placés à un échelon moins haut que le vôtre; souvenez-vous de cette origine commune, qui a vraiment quelque chose de touchant & de sacré; ne les laissez pas, faute d'un appui, tomber dans un abîme... Ne vous refusez pas non plus à de légers services; recevez l'écolier, votre petit cousin, placé au collège de votre ville; allez voir la petite cousine à son couvent; envoyez des cartes ou faites des visites à propos des deuils & des mariages; assistez, si vous le pouvez, aux messes & aux anniversaires, ces bons procédés feront honneur à votre cœur & à votre éducation; c'est ainsi que l'on faisait sous l'ancien régime, fort regrettable à propos de tact & de convenance, & où l'on ignorait cette sécheresse, cette froideur, cette hauteur qui nous gagnent de plus en plus. Que reprochait saint Paul aux païens? d'être sans affection. Tâchons de ne pas être païens, ni sur ce point ni sur d'autres.

M. B.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE.)

VIII

THÈCLE prenait ses années au mois d'août; déjà le vingt & unième anniversaire venait de sonner, & il n'avait pu passer sous silence. Joseph avait apporté un beau bouquet; madame Thibaut, une galette, des pêches & les premiers raisins de l'année; M. d'Herzey avait offert dix pièces d'or dans un portemonnaie en cuir de Russie; sa tante, un élégant flacon rempli d'essence de verveine; mais Thècle,

en dépit des fleurs, des fruits, de l'or & des parfums, n'était pas d'une humeur charmante. Vingt & un ans, & pas encore d'alliance, comme disent les généalogistes! Il s'en était présenté, oui,

Il en est jusqu'à deux que l'on pourrait compter.

M. Fernand de Mongré, le préféré de son père, le gentilhomme, le riche propriétaire à qui elle ne pouvait reprocher que ses goûts rustiques & ses connaissances en matière chevaline, bovine, ovine & porcine; puis, le fils d'un grand industriel des

Vosges, un jeune étourneau qui était venu se brûler à la chandelle & avait offert à Thècle son cœur, sa main & sa scierie de planches; elle n'avait pas voulu même en entendre parler, &, aujourd'hui, la Saint-Hippolyte revenait pour la vingt & unième fois depuis qu'elle était au monde. Fille majeure! cela ne sonne pas très-gracieux, même lorsque M. le curé le dit du haut de la chaire, en annonçant qu'il y a promesse de mariage entre... Et quand il n'y a pas promesse?...

C'était en se dirigeant vers la ferme de maîtresse Thibaut que Thècle ruminait ces pensées; la ferme était son refuge favori dans les jours d'humeur sombre, de diables gris ou noirs; elle ne recherchait pas, ces jours-là, la société de madame de Sénonges, pour qui toujours, il fallait se mettre en frais d'amabilité & de caresses; madame de Sénonges étant elle-même une enfant gâtée, s'inquiétait peu de l'amusement des autres; elle prodiguait à son entourage la faveur de ses sourires, mais à la condition inflexible qu'on la divertit ou qu'on l'intéressât; tandis que la nourrice, toute tendresse & toute abnégation, ne demandait à Thècle que d'être. Son existence & sa présence suffisaient. Elle pouvait se taire ou parler, boudier ou sourire, pourvu qu'elle fût là, on était content.

« Ah! que ma mère va donc être aise! s'écria Estelle à la vue de Thècle; nous devons chauffer demain matin, & elle est en train de pétrir: c'est un rude moment, mais elle va venir bientôt.

— Ah!... Et toi, Estelle, qu'est-ce que tu fais-là?

— Je raccommode le linge, mam'zelle Thècle: ma mère ne veut pas que je l'aide pour la fournée; je suis forte cependant, & il faut apprendre à se rendre utile partout... »

Thècle ne répondit rien à cette observation judicieuse; elle parcourait des yeux la grande & sombre cuisine de la ferme, bien nettoyée, bien rangée, éclairée par de petites fenêtres à vitrage de plomb, qui ne laissaient passer qu'une lumière avare. Un rayon de soleil égaré par là, faisait briller les cuivres & éclairait les solives qui portaient en guirlande du lard fumé & des jambons, des bouquets de thym & de sauge. Tout était calme, recueilli, tout y portait l'empreinte d'une rustique abondance & le souvenir d'un travail assidu; & Thècle se dit en elle-même, qu'à tout prendre, la ferme n'était pas plus gaie que le château, & que les heures devaient être bien longues au milieu de ces occupations prosaïques, toujours renouvelées. Elle sourit un peu lorsque sa nourrice entra, les mains blanches de farine & le visage empourpré:

« Vous voyez, ma mère, comme vous voilà fatiguée! s'écria Estelle avec un peu d'inquiétude.

— Fatigue entretient la santé; cela n'est rien. Et vous, chère fille, comment êtes-vous? N'êtes-vous pas bien lasse après le grand dîner d'hier?

* — Mais non, nourrice.

— On peut dire que M. le comte a bien fait les

choses; mais aussi quelle joie c'était, il y a vingt & un ans! Je crois y être encore, lorsqu'on est venu me chercher pour me donner cette belle petite chérie que Madame venait de mettre au monde. « Vous en aurez bien soin, maîtresse Thibaut?... » — Si j'en prendrai soin! cela ne se demande pas... »

— Mam'zelle, dit Estelle, je crois, en vérité, que ma mère vous aime plus qu'elle ne m'aime, moi qui suis sa vraie fille!

— Qu'est-ce que tu me rabâches-là! tu ferais mieux d'arranger la pâtée de nos dindonneaux: ils vont prendre le rouge, & alors ils sont plus difficiles que des personnes!

— Mais, nourrice, s'écria tout à coup Thècle, quel est cet étranger qui est assis là-bas?

— Ça, ma fille? c'est un monsieur qui vient censément pour voir le pays; il se promène partout; il est venu à la ferme & il est tombé en admiration devant ce coin, là-bas, près du frêne, d'où l'on voit la vallée & la vieille chapelle de Saint-Romarc. Il a demandé à mon mari la permission de peindre cet endroit-là, & Thibaut, comme de juste, n'a pas refusé... »

Thècle s'était levée & dirigée vers la fenêtre. Cette fenêtre, située à un angle du bâtiment, permettait à l'œil d'embrasser la vue que l'artiste essayait de rendre sur la toile. Au milieu de ces rochers sévères, derniers escaliers des Alpes, au milieu de cette sombre verdure qui les décore, la nature avait jeté là, comme un sourire du ciel, un fouillis de verdure, un épanouissement de couleurs, où toute la gamme des verts se mariait, depuis la feuille pâle des saules jusqu'aux noires aiguilles des sapins; un lac en miniature formait un miroir au ciel, semé en ce moment de nuages roses; une petite rivière sortait du lac, &, grosse par une pluie d'orage, elle bouillonnait sur les cailloux & couvrait d'écume ses rives charmantes. Au fond de la vallée, sur une éminence, se dressait la chapelle de Saint-Romarc, bâtie, il y a mille ans, avec les pierres de la montagne, et indestructible comme elle. Le lierre avait envahi ses fenêtres à l'arc byzantin & le petit clocher où l'ange lus ne tintait plus depuis longtemps; la cellule de l'ermite qui desservait cet autel avait disparu; seul, un pan de mur restait debout, tout couvert de joubarbes & de gueules-de-loup. Thècle ne regarda pas ce paysage, familier d'ailleurs à ses yeux; elle ne vit que l'artiste, tranquillement établi devant son petit chevalet & tout plongé dans l'heureuse abstraction du travail. Elle ne vit d'abord que le dos de sa blouse grise & ses cheveux bruns un peu longs; mais il tourna la tête pour mieux suivre les bords du ruisseau & elle rougit: elle avait reconnu ce visage, entrevu jadis dans le joli salon de madame de Sénonges.

Maîtresse Thibaut, un peu curieuse, s'était rapprochée aussi:

« Ma chère fille, dit-elle enfin, voulez-vous que nous allions voir de plus près ce qu'il bâcle? »

— Oh ! non, nourrice !

— Je m'imaginais que ce pauvre garçon ne doit pas gagner grand' chose à faire ses peintures ; j'ai bien envie de l'engager à manger la soupe avec nous. Dieu sait s'il a vingt sols dans sa poche !

— Mais, nourrice, les peintres gagnent souvent beaucoup d'argent ; ils sont décorés de la Légion d'honneur & on les accueille partout.

— Vous croyez, ma chère fille ? mais ce garçon-là n'est pas encore si grand seigneur, je crois : il s'est logé tout simplement à la *Croix-Blanche*... Quand Thibaut reviendra, il lui proposera de souper... »

Thècle ne dit ni oui ni non ; elle se sentait un peu gênée en se trouvant séparée par une vitre seulement de cet homme, dont les regards attentifs n'avaient pu lui échapper, & qu'elle eût été embarrassée de revoir & de reconnaître dans ce milieu rustique, & sous la seule protection de madame Thibaut. Elle prit un prétexte & abrégé sa visite, mais le souvenir du peintre la suivit : il lui était apparu plus noble & plus poétique au sein de ce beau paysage, livré à son inspiration, rêveur & occupé à la fois, que lorsqu'elle l'avait vu, embarrassé de lui-même, dans l'élégante maison de madame de Sénonges.

M. d'Herzey & sa fille allaient presque tous les soirs finir le jour aux Lauriers ; madame de Sénonges aimait cette visite à une heure tardive, qui lui rappelait, au milieu des champs, les habitudes parisiennes & les visites de *prima-sera* qu'elle goûtait fort. Elle accueillit ce soir-là son frère avec sa grâce habituelle, fit asseoir Thècle à ses côtés & elle leur dit en clignant ses jolis yeux :

« Et nous aurons un étranger ce soir !

— Qui donc, ma sœur ?

— Un de nos habitués parisiens, un artiste.

— Ah ! le sculpteur ?

— Non, mon frère, un peintre, un paysagiste, qui est venu s'assurer, par ses yeux, que les Vosges valaient la peine d'être peintes & dépeintes.

— Je le crois bien ! pays intéressant, curieux s'il en fut ! pour l'historien, pour le géologue, pour l'anthropologiste.

— Quel gros mot !

— Un mot grec, ma chère petite ; anthropologie, cela veut dire science de l'homme ; mais je ne sais comment il se fait que ces Grecs, les plus élégants des hommes, les compatriotes d'Alcibiade, aient donné à la langue française une foule de mots qui ont, j'en conviens, une tournure un peu baroque. Mais revenons : il peint donc le paysage, votre artiste ?

— Oui, & fort bien ; vous verrez son album ; il y a une vue d'Héribal & une autre de la cascade de Géhart qui sont ravissantes. »

Thècle écoutait sans mot dire ; cependant elle avait rougi & elle rougit plus encore lorsque, au fond de l'allée de tilleuls qui servait de salon d'été, elle vit apparaître le visiteur attendu. Il marchait un peu précipitamment, comme quelqu'un qui se

sentait regardé, & ce fut avec un mélange de timidité, fruit de l'éducation première, & de fermeté, qu'il trouvait dans son âme, qu'il se présenta devant ces trois personnes, univers imposant à ses yeux.

« Monsieur Alexis Lamblin, mon frère, dit madame de Sénonges, avec la bonne grâce qu'elle savait mettre à toutes choses lorsqu'elle le voulait bien. Un artiste qui veut visiter nos montagnes.

— Je me félicite, monsieur, de vous connaître, & je vous félicite de connaître notre pays.

— Il est superbe, monsieur, & d'une beauté ignorée, dit le jeune homme. Je me suis un peu attardé aujourd'hui devant la plus jolie miniature de paysage qu'on puisse voir : un lac, un ruisseau, des arbres & une chapelle du plus pur byzantin.

— Ah ! près de la ferme Thibaut, dit M. d'Herzey.

— Oui, monsieur, & la fermière, aussi bonne que sa maison est jolie, voulait me faire souper.

— C'est ma bonne nourrice, dit Thècle étourdiement. »

Alexis la regarda, ce qu'il n'avait pas encore osé faire ; elle rougit encore, & il pâlit sous le coup d'une émotion profonde.

— Montrez-nous donc votre album, demanda madame de Sénonges ; vous avez là des trésors que mon frère sera bien aise de connaître. »

Alexis montra avec beaucoup de modestie les pages sur lesquelles il avait crayonné les sites, les arbres, les rochers bizarres, les ciels même dont l'aspect l'avait frappé, & M. d'Herzey les regarda & les loua en connaisseur. Peu à peu l'entretien s'engagea ; Alexis donna la réplique à M. d'Herzey & montra une instruction, des vues générales, une culture d'intelligence qui faisaient oublier sa contenance gênée & ses manières un peu bourgeoises. Peut-être parlait-il mieux qu'à l'ordinaire, trouvait-il des aperçus plus justes & des expressions plus vives, parce que Thècle l'écoutait ; & il sortit de ce tournoi de la parole si fort à son avantage, que M. d'Herzey dit à sa fille, pendant leur retour au château :

« C'est un gentil compagnon que cet artiste qu'Amélie a déniché... instruit, modeste, mais quel diable de nom ! Lamblin !

— Il peut devenir célèbre, père.

— Possible. Les grands artistes avaient cependant des noms prédestinés : Rubens, la couleur ; Raphaël, l'expression angélique ; Michel-Ange, la force... mais Lamblin, qu'augurer de ce nom-là ? »

Thècle ne répondit pas ; ce dédain aristocratique enfonça peut-être plus avant dans sa mémoire le nom de cet homme qui pâlisait à sa vue. Pour certains cœurs, & c'est leur honneur, pour certaines têtes, & c'est leur faiblesse, il y a un grand prestige dans l'infériorité de ce qu'on aime : la condescendance & la pitié mènent à la tendresse....

Alexis passa près d'un mois dans les Vosges,

allant de vallée en vallée, de site en site, s'enivrant de ces beautés agrestes, & s'enivrant plus encore du souvenir de cette jeune fille, dont le charme & la grâce avaient si puissamment agi sur son âme.... Il la revit plusieurs fois chez madame de Sénonges, qui assistait à ce drame en amateur; Alexis l'intéressait; elle s'amusait de son émotion & de son trouble, lorsqu'un pas léger faisait crier le sable de l'allée, lorsqu'une ombre élégante passait devant la fenêtre; elle le faisait causer devant Thècle, elle le provoquait, & ne sourcillait pas lorsqu'il professait certaine théorie sur l'égalité des conditions qui lui était devenue bien chère, depuis qu'il aimait une fille qui avait un blason & des parchemins. Il n'osait pas confier son amour, mais il était moins discret pour son ambition, & il avait avoué à madame de Sénonges qu'il fondait un grand espoir sur deux tableaux, deux paysages des Vosges, dont il emportait le croquis, & qu'il voulait exposer au prochain Salon.

« Ils suffiront, je l'espère, disait-il, à me faire un nom & à me mener à la fortune... »

— Vous la désirez donc beaucoup, cher monsieur ?

— Oh ! oui, madame, la fortune & la réputation... je ne ose dire la gloire... N'est-il pas vrai, madame, qu'un peintre en renom va de pair avec les gens les plus distingués ?

— En effet.

— Horace Vernet, Delaroche, Ary Schœffer n'étaient-ils pas les amis des princes d'Orléans ?

— Et Van Dyck, l'ami des Stuart; vous voyez, cher monsieur, que je connais aussi l'histoire des artistes & des princes. Ainsi donc, c'est convenu, vous visez haut & vous voulez vos entrées aux Tuileries ?

— Vous plaisantez, madame; je vise très-haut, en effet, mais non pas dans la direction des Tuileries. Je voudrais un nom & de la fortune pour être moins indigne... »

Il n'acheva point; madame de Sénonges sourit & dit d'un ton de bonhomie :

« Moins indigne d'une personne que vous aimez, je pense ? La fortune & la réputation sont un joli apport; mais, avant tout, il faut consulter les convenances du cœur... je ne connais que cela... »

La veille de son départ définitif, Alexis se trouva une minute seul au jardin avec Thècle, pendant que madame de Sénonges donnait un ordre au jardinier; il saisit ce moment unique :

« Mademoiselle, dit-il d'une voix basse & profondément émue, je pars, mais laissez-moi vous dire que je vous aime comme vous ne serez jamais aimée... Je puis arriver à un nom célèbre, & alors, me sera-t-il permis d'espérer ? »

Madame de Sénonges se rapprochait : Thècle cueillit rapidement une petite branche à un des lauriers qui formaient le cadre de ce jardin; elle la donna à Alexis, en lui disant :

« Que ce soit pour vous un heureux présage ! »

IX

A dater du retour d'Alexis à Paris, son atelier de la rue de Vaugirard devint une Thébaidé; ses amis, ses camarades, impitoyablement congédiés, le laissèrent en tête-à-tête avec la Muse ou la fée des bois & des eaux; elle évoquait devant lui, au milieu des brumes de Paris, les soleils levants couleur de rose, les pourpres du soir, les océans de verdure où l'œil se perd, les lacs qui reflètent le ciel, les eaux brisées sur les roches, les montagnes immobiles & mélancoliques, les vallons gracieux, les fermes riantes, les vieux monuments austères, tous ces enchantements, formes & couleurs, que la nature nous montre comme un souvenir de l'Éden & une promesse du ciel. Il choisissait dans ces images, & il peignait deux paysages, fort dissemblables l'un de l'autre, mais tous deux choisis dans ces Vosges, qui étaient devenues pour lui la patrie d'élection de son cœur.

Après de longues & âpres journées de travail, il sortait vers le soir, parcourait à grands pas le Luxembourg, dont les beaux arbres l'avaient vu enfant, & après avoir sobrement dîné, souvent il allait rue de Lille; il montait à ce quatrième étage si bien connu. Il retrouvait sa tante & Camille, telles qu'il les avait toujours vues, calmes, souriantes, laborieuses, contentes de leur sort modeste, & quand il fouillait dans les arcanes de sa mémoire, il y revoyait toujours ces images de la paix domestique & de l'honneur dans une humble condition. Sa tante, femme d'une bonté & d'une piété rares, avait aidé à l'élever, lui, lorsque, tout enfant, il avait perdu sa mère; lui lui avait dû les tendres soins & les rares plaisirs de son enfance; elle avait toujours du temps pour s'occuper de lui dans ses petites maladies & ses petits chagrins; elle veillait à sa toilette; elle le menait le dimanche à l'église, & elle lui avait acheté, sur ses chétives économies, son premier cheval & sa boîte à couleurs; personne au monde ne l'avait plus aimé que cette digne femme, qui, sous son air simple & sa physionomie vulgaire, cachait tant d'âme & tant de foi. Camille, semblable à sa mère, avec un peu plus de culture, lui avait toujours montré la plus fidèle amitié, & pendant longtemps, il entrevit, dans un avenir assez prochain, son mariage avec elle comme l'œuvre la plus juste & la plus sage qu'il pût accomplir; & quand alors il rêvait à la gloire & à la fortune, c'était en se disant :

« Pauvre Camille ! elle mérite bien un peu de bonheur ! »

Là, cette aisance due au travail & au talent d'Alexis eût été une joie inespérée; pour Thècle d'Herzey, la gloire & l'opulence seraient-elles même une compensation ?

Cette réflexion si naturelle n'agissait pas sur lui; il poursuivait sa pensée avec ardeur, & plusieurs

fois, en parlant de ses tableaux à ses parentes, il leur dit d'un ton mystérieux :

« J'ai un but ! j'ai un but ! »

Un soir, c'était peu de jours avant l'ouverture du Salon, il avait répété ce mot, & quand il fut parti, madame Lamblin dit à sa fille :

« Alexis répète toujours qu'il a un but en travaillant comme il le fait... pourquoi donc ne s'explique-t-il pas plus clairement ? »

— Il a un secret, répondit Camille, pendant qu'un voile de tristesse obscurcissait son regard.

— Un secret ! pour nous ! non, non, ma fille ; je connais Alexis, il veut nous faire une surprise, mais celle-là n'en sera pas une.

— Que pensez-vous donc, maman ? »

La vieille dame sourit, attira sa fille près d'elle & lui dit :

« Je pense bien qu'il veut t'épouser. »

Camille baissa les yeux & serra la main de sa mère :

« Maman, dit-elle, ne croyez pas cela ; Alexis m'aime comme une parente, presque comme une sœur, voilà tout.

— Tu crois, petite ? & moi, je crois autre chose. Vous vous convenez si bien !

— Ce n'est pas toujours une raison, maman. »

Madame Lamblin se lança dans les châteaux en Espagne ; elle les avait bâtis tant de fois en silence, qu'elle trouvait un singulier plaisir à en parler tout haut ; Camille ne la contraria point ; elle l'écouta avec une douceur triste, & se contenta de lui dire encore une fois :

« Je n'y crois pas, maman. »

Le Salon fut ouvert, & en peu de jours, les deux paysages, signés de ce nom, hier inconnu, Alexis Lamblin, devinrent la nouvelle du moment. La presse s'en occupa d'un bout de la ligne à l'autre ; &, selon sa coutume à l'égard des débutants, elle n'eut que des acclamations pour le jeune homme qui entra dans la carrière d'un pas triomphal. Alexis connut tout ce qui fait le succès : éloges, applaudissements & argent. La médaille d'or fut accordée au plus grand de ses tableaux, celui qui représentait la ferme Thibaut ; tous les deux furent vendus à des prix élevés, & une brillante commande lui fut faite aussitôt. Il était comblé, &, touchant au but, il ne put garder plus longtemps son secret.

Sa tante & Camille étaient venues voir dans leur gloire les deux tableaux déjà entrevus dans l'atelier ; Alexis les reconduisit chez elles, & sur un mot de sa cousine, qui lui disait :

« Vous voilà arrivé ! »

Il répondit :

« Pas encore.

— Eh ! mon enfant, que veux-tu de plus !

— Ma tante, je n'ai pas tant travaillé seulement pour un peu d'argent & de renom, ce ne serait pas la peine, j'avais une autre pensée... »

Il s'interrompit, & reprit avec émotion :

« Ma bonne tante, & vous, chère Camille, qui

m'avez toujours montré tant d'amitié, vous vous intéresserez encore à ce que je désire. J'aime... j'aime une jeune fille très-riche, très-noble ! »

— Ah ! mon pauvre Alexis ! s'écria madame Lamblin.

— Vous aime-t-elle, Alexis ! demanda Camille, qui était devenue très-pâle.

— Je ne sais pas... je l'espère... elle m'a engagé à tenter l'avenir par le travail, & vous voyez, mon effort est couronné de succès. Je suis plus rapproché d'elle maintenant. Si vous la connaissiez, si vous voyiez comme elle est belle & charmante !

— Où demeure-t-elle ? demanda madame Lamblin, dont les châteaux n'étaient plus que ruines.

— Là-bas, dans ces Vosges que j'ai peintes. Ce tableau médaillé représente la ferme de sa nourrice ; j'en ai fait une ébauche pendant que la fermière me parlait d'elle... toujours d'elle.

— Et tu l'as vue souvent ? tu la connais bien ? C'est si essentiel, mon pauvre enfant, de se connaître quand on veut s'épouser !

— Je l'ai vue chez sa tante, madame de Sénonges ; je la connais, elle est aimable... Vous l'aimerez, vous verrez ! »

Camille sortit de sa réserve habituelle ; elle prit la main d'Alexis & la serra en disant :

« Oh ! oui, je l'aimerai, je vous le promets, Alexis ! »

— Vous êtes bonne, Camille ; j'espérais votre amicale sympathie.

— Et qu'allez-vous faire maintenant ? dit-elle, marchant sur son propre cœur avec courage.

— Ce que je vais faire ? j'écirai franchement à sa tante ; je lui dirai tout, mon amour, mon succès, & je la supplierai de s'intéresser à moi auprès de M. d'Herzey.

— Elle s'appelle d'Herzey ?

— Oui, Thècle d'Herzey. Tenez, je vais lui écrire sur-le-champ : votre présence m'encourage. »

Camille prépara l'encrier, la plume, le papier ; Alexis écrivit rapidement deux pages, & il les donna à lire à sa cousine ; elle lut :

« Madame,

« C'est un suppliant qui vient à vous & qui invoque votre bonté & votre secours. J'ai pensé quelquefois que vous deviniez les sentiments de mon âme, & j'ai cru que vous ne les désapprouviez pas. J'ai aimé, j'aime mademoiselle Thècle d'Herzey, & j'ai pensé que le travail pouvait combler l'intervalle que la destinée a mis entre nous. Ce travail, l'opinion publique vient de le couronner ; mes pinceaux me donnent un nom, ils me donneront la richesse... Mais gloire & fortune seront méprisables à mes yeux sans ce bien unique que je sollicite. Le souvenir de mademoiselle Thècle a été mon guide & mon étoile ; sans elle, je retomberai dans l'obscurité. Serait-il donc impossible que je l'obtinisse pour femme?... Ma demande vous paraîtra audacieuse, mais au nom de celui que vous avez aimé vous-même & qui eut le bon-

heur de s'unir à vous, ne repoussez pas ma lettre. Vous ne savez pas ce qu'elle est pour moi, ni à quel point je l'aime. Une affection aussi profonde & qu'elle a, je crois, devinée, la touchera. Si je l'obtiens, je lui ferai une heureuse, une brillante destinée, & à une époque où les révolutions ont presque nivelé les rangs, elle ne pourra pas regretter un titre, une couronne; je lui donnerai une situation au-dessus des autres, & une affection inviolable dans un cœur que seule elle a occupé, & qui n'aimera sur la terre qu'elle seule.

« Ma plume, je le crains, n'exprime pas fidèlement ma pensée; si vous saviez combien je crains les phrases de roman! Je voudrais pouvoir vous montrer mon cœur, vous y liriez la passion la plus dévouée pour mademoiselle Thècle, & pour vous, madame, le plus respectueux attachement.

« Tenez, madame, ayez pitié de moi, plaidez ma cause; quoique tous mes camarades m'envient en ce moment, je souffre une attente & une angoisse inexprimables. Ma vie est entre vos mains.

« ALEXIS LAMBLIN. »

Camille lut cette lettre d'un air calme, & elle dit avec un sourire un peu mélancolique :

« Si j'étais madame de Sénonges, cette lettre me toucherait.

— Elle est bien?

— Elle me semble bien; pourtant, j'y changerais quelques mots; je mettrais, par exemple : *j'ai osé croire*, au lieu de *j'ai cru*... je prolongerais un peu la fin... on ne peut pas trop dire quand on veut obtenir une perle inestimable.

— Ma bonne Camille, je vais la refondre un peu & l'écrire, puis l'envoyer... je retourne chez moi... Adieu ma bonne tante, adieu, Camille, vous êtes une vraie sœur pour moi... »

Il sortit en emportant son brouillon; Camille se retourna vers sa mère, disant :

« Eh bien! ma mère?

— Ma pauvre fille! que je me suis trompée! que faire?

— Prier Dieu pour qu'il soit heureux.

— Ah! Camille, j'ai peur que, refusé ou non, Alexis ne soit très à plaindre. Il lui eût été si facile d'être heureux!

Camille se pencha sur l'épaule de sa mère, & laissa couler ses larmes en silence; madame Lamblin pleurait aussi. La jeune fille se calma la première, & elle dit avec douceur :

« Chère maman, si vous n'êtes pas triste, je serai bientôt consolée. Qu'est-ce que nous perdons? un rêve. Tant que le bon Dieu nous laissera ensemble, nous ne serons jamais à plaindre. »

Trois jours après, Alexis reçut un mot de madame de Sénonges. Dans le style le plus coquet & le plus charmant, elle refusait l'ambassade qu'Alexis avait voulu lui confier, & sans le décourager, elle laissait voir pourtant qu'elle ne voulait pas se compromettre auprès de son frère :

« J'écrirai à monsieur d'Herzey lui-même! dit Alexis à Camille, après lui avoir lu cette lettre.

— Je prierai Dieu pour vous, » dit-elle.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

L'ORGUEIL

(SUITE)

ILS parlent de nous, ces gens, ameutés là! Ils ont de hideuses figures! Que vont-ils faire? »

Jane, plus pâle qu'une statue de marbre blanc, laissa retomber sa tête en arrière, & ses grands yeux noirs s'attachèrent à sa mère avec anxiété.

Dans cet instant, la même vision apparut aux deux pauvres femmes isolées & menacées.

Elles virent debout, entre elles & la foule rugissante, un homme dont la main reposait sur la poignée d'une épée, & le même nom s'échappa en même temps de leurs lèvres :

« Fernand! »

Mais ce cri de détresse ne pouvait être entendu;

depuis une heure déjà, le capitaine Ritters avait quitté Bordeaux. En apprenant les événements qui s'accomplissaient, sa première pensée avait été de rejoindre son régiment.

« Il faut lui écrire, dit madame Le Coq.

— C'est lui que j'ai toujours préféré, ajouta Jane; il est si bon!

— Sa mère, qui nous est hostile, a seule été cause de nos malentendus.

— Oh! non, pas seule; Hélène excitait son frère contre moi, & le rendait sévère.

— Ces deux femmes sont exigeantes & gourmées.

— Néanmoins, je crois que nous ferons bien

d'aller tout à l'heure chez elles, car on les aime beaucoup ici, & leur maison sera respectée s'il y a quelques troubles sérieux.

— Tu as raison; lève-toi bien vite, mon enfant chérie. »

Madame Le Coq retourna à la fenêtre; des agents de police essayaient de dissiper le rassemblement, mais la foule se montrait récalcitrante.

« Allons, circulez, disait le plus éloquent des agents; qu'est-ce que vous faites ici? Ces deux dames sont insignifiantes, après tout; ce n'est pas de leur faute si le ministre a fait des sottises; vous n'avez pas à les envier, elles ne sont guère plus riches que vous! Allons, circulez vite, ou bien nous allons employer la force. »

Cette dernière menace n'avait rien d'effrayant : la force étant composée de deux hommes, & le rassemblement de cent cinquante au moins; mais l'orgueil était si puissant chez madame Le Coq, qu'il domina la peur, & que cette femme, qui venait de trembler pour la sécurité de sa fille & pour la sienne, s'écria :

« L'insolent ! Il leur dit que nous sommes pauvres & insignifiantes !

— Ce sont bien là les agents du préfet, qui était jaloux de notre intimité avec les du Tailly.

— J'espère bien qu'il sautera, ce préfet, ce sera une consolation au moins. »

Jane venait de se lever & d'entrer dans la chambre de sa mère, pour reprendre les bijoux que, la veille, elle avait déposés dans une coupe, sur sa toilette. Comme un bon feu pétillait dans la cheminée, elle s'en approcha, & tout à coup, un cri de joie retentit.

« Maman ! Fernand est ici ; voilà une lettre de Fernand ! Une lettre sans timbre. »

Madame Le Coq s'élança auprès de sa fille.

« La lettre est pour toi, dit Jane; lis-la vite ! »

A la joie succéda la stupeur.

La dernière branche de salut venait de se briser. Jane fondit en larmes. Madame Le Coq entra dans un véritable accès de colère.

« C'est une lâcheté ! s'écria-t-elle ; il se retire à l'heure où ton oncle tombe ; ce qu'il aimait en toi, c'était l'appui du ministre ; à ses yeux tu représentais l'avancement.

— Si cela est vrai, répondit Jane, si réellement il se retire à cause de la chute du ministère, les autres se retireront aussi. »

La pauvre enfant ne songeait pas que, pour se retirer, il faut d'abord s'être avancé, & que les autres, comme elle les nommait, l'avaient encensée, mais jamais demandée en mariage.

Elle tenait entre ses mains tremblantes la lettre d'adieu de son fiancé, & ses larmes, tombant sur le papier, effaçaient à demi les caractères tracés par Fernand, qui, lui aussi, la veille, en les traçant, avait senti son vaillant cœur se briser.

Elle voulut relire cette lettre, & en voyant la date, elle dit :

« Mais elle est d'hier ; il ne savait rien encore ! »

Elle sonna & demanda à la femme de chambre qui avait posé cette lettre sur la cheminée.

« C'est moi, mademoiselle, répondit-elle ; le domestique de madame Ritters l'a apportée hier au soir, cinq minutes après le départ de ces dames ; quand elles sont rentrées, j'étais à moitié endormie, & je n'ai pas pensé à cette lettre. »

Madame Le Coq & Jane se concertèrent sur le meilleur parti à prendre ; toutes deux espéraient que Fernand, en apprenant qu'elles étaient menacées, arriverait bien vite chez elles pour les défendre ; mais la foule se dissipa peu à peu, & Fernand ne vint pas.

« Hélas, dit Jane, le désastre politique n'est pour rien dans la retraite de Fernand ; Hélène lui aura écrit que j'allais épouser M. de Blancmesnil, & c'est à cause de cela qu'il s'est retiré.

— Eh bien ! reprit madame Le Coq, si tu épouses M. de Blancmesnil, tu seras vicomtesse, & Hélène n'aura pas le beau rôle dans cette affaire-là, puisque ses cancans t'auront rendu ta liberté.

— Mais, crois-tu donc que j'épouserai M. de Blancmesnil ?

— Je l'espère.

— Et moi, je ne l'espère pas.

— Pourquoi ?

— Parce que M. de Tours était encore plus aimable pour moi que M. de Blancmesnil, & qu'il est parti sans me demander en mariage. Hier, pendant notre promenade en voiture, j'ai fait allusion à nos projets ; j'ai parlé de Fernand, en t'attribuant, bien entendu, cette union ; j'ai même parlé de mon départ.

— Et qu'a répondu le vicomte ?

— Il a dit que Bordeaux ferait une grande perte en me perdant, qu'il ne retournerait pas au bal ici, n'ayant de plaisir à y rencontrer que moi seule ; & puis, il m'a demandé la permission de venir me voir chaque fois qu'il passerait dans les villes où je serais en garnison. Tout cela n'indique pas le désir de m'épouser.

— Non, mais il te croyait peut-être enchantée de Ritters, heureuse de ton mariage avec lui, & naturellement, il ne pouvait pas venir se jeter à la traverse pour essayer un refus.

— Oh ! mais j'avais toujours bien soin de dire, à lui & aux autres, que c'était toi seule, maman, qui désirais le mariage ; je leur expliquais que tu étais amie d'enfance de madame Ritters, & que vous aviez arrangé cela ensemble ; je disais toujours que Fernand était trop vieux, qu'il avait douze ans de plus que moi, & que j'aurais préféré un mari de mon âge.

— Et que répondaient-ils tous ?

— Ils riaient.

— Ah ! que c'est difficile de caser une fille, dit madame Le Coq en laissant échapper un profond soupir, & combien ton oncle s'est montré égoïste en ne cherchant pas un neveu quand il n'avait qu'à tendre la main pour en trouver dix !

— Mon oncle était absorbé par les affaires du pays.

— Il les a joliment faites les affaires du pays; il n'avait qu'à me trouver un gendre, & me charger de faire marcher le ministère, je m'en serais aussi bien acquittée que lui.

— Tu crois donc que mon oncle était incapable?

— Ton oncle! mais, mon enfant, c'était la plus grande nullité de France & de Navarre. Ton pauvre père m'a dit bien souvent que l'esprit de son frère était de la crème fouettée, & qu'il avait un caractère pétri de cire molle! C'est pour cela que, se pliant à toutes les fantaisies du maître, obéissant comme un caniche à ses moindres ordres, devinant même ses désirs, il s'était rendu nécessaire à la satisfaction du souverain, qui avait en lui plus qu'un serviteur, une vraie mécanique à vapeur, dont il n'avait qu'à toucher un seul ressort pour la faire manœuvrer à toute vitesse.

Jane écoutait sa mère avec stupéfaction; car, depuis son enfance, elle avait été élevée dans le culte de son oncle; madame Le Coq plaçait son beau-frère sur un piédestal presque aussi élevé que la colonne Vendôme, & elle venait en quelques secondes de déboulonner, sans aucun scrupule fraternel, ce piédestal ministériel. Tant que M. Le Coq avait été au pouvoir, Richelieu, Mazarin & Colbert n'étaient que de petits bons hommes à côté de lui, mais aussitôt tombé, sa belle-sœur ne faisait pas de façons pour poser le pied dessus.

Toutefois elle n'entendait pas laisser transpirer au dehors ses convictions intimes, & elle expliqua bien à Jane qu'il fallait sauvegarder la situation, & soutenir à tout venant que le ministre d'hier était le sauveur de l'avenir, la planche de salut du pays, & que son étoile, momentanément voilée par un nuage, brillerait derechef avec un éclat plus vif que jamais!

Tout en discourant ainsi, la mère & la fille restaient au coin du feu, en face l'une de l'autre, les pieds dans leurs pantoufles, & frissonnantes toutes deux de regret & d'émotion; l'incertitude se dressait devant elles, un indéfinissable malaise les avait envahies; un vague remords les mordait au cœur, & elles cherchaient la lumière à travers l'obscurité complète de l'avenir.

« Comme Hélène va être fière d'avoir fait rompre mon mariage! » dit Jane.

Elle se trompait bien; l'âme d'Hélène était trop grande pour contenir de petits sentiments; ils se fussent perdus dans l'espace! Elle était heureuse de voir son frère délivré d'un lien peu digne de lui; mais la compagne de son enfance, la pauvre Jane qu'elle aimait, malgré son vilain défaut, ne lui inspirait qu'un sentiment de vraie compassion.

« Si, du moins, reprit madame Le Coq, nous avions la chance de répondre un de ces jours à cette lettre par un billet de faire part!

— Que de fois j'y ai pensé, chère mère; il y a des billets de faire part si jolis!

M. le comte & madame la comtesse de Blancmesnil ont l'honneur....

— Mais bien mieux que cela, bonne mère: M. le marquis & madame la marquise de Blancmesnil ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. le Vicomte de Blancmesnil, leur fils, avec.... »

Jane s'arrêta; elle rougit, & n'osa pas achever.

« Ah! dit madame Le Coq, le vicomte a donc un frère aîné.

— Oui, un frère d'une très-mauvaise santé.

— Il sera peut-être marquis?

— Probablement.

— Que tu ferais une jolie marquise, mon enfant chérie! Je te vois en rêve avec de la poudre & des diamants dans tes cheveux! Tu es née pour cela!

— Je le crois, & le tout est de trouver un marquis qui me fasse marquise!

— Ne perdons pas courage.

— Cherchons, & nous trouverons.

— C'est un mot de l'Évangile.

— Oui; seulement l'Évangile applique ce mot aux choses du ciel.

— Mettons-le d'abord tout simplement en pratique sur la terre.

— Eh bien! que faire?

— Habillons-nous, & allons nous jeter dans les bras de madame du Taillly; elle est intelligente, dévouée; confions-lui franchement notre situation elle a été cause de la rupture avec Fernand, elle voudra réparer cela.

— Je crois que tu as raison, chère mère, tu ne perds jamais la tête; mais si nous commençons par déjeuner, car je meurs de faim!

Cinq minutes après, la future marquise prenait tranquillement son chocolat. Elle s'était regardée dans la glace; ses beaux yeux avaient une expression plus accentuée qu'à l'ordinaire, & la pâleur causée par les émotions qu'elle venait de subir faisait ressortir la pureté de ses traits; ses cheveux noirs, abondants & soyeux, s'échappaient de tous côtés, & l'enveloppaient comme un manteau de cour; les boucles complètement déroulées traînaient jusqu'à terre quand, assise entre la glace de la cheminée & celle d'une armoire, elle avait la douce jouissance de se contempler tout entière.

Jane éprouva le sentiment de confiance que ressent, à la veille d'une bataille, le général qui vient de passer en revue des forces formidables.

Les deux femmes, vêtues de noir & voilées, montèrent dans un fiacre, car la prudence leur interdisait de circuler à pied dans les rues de Bordeaux, & elles se firent conduire à l'hôtel, occupé par madame du Taillly. Le concierge, allant au-devant d'elles, les prévint que madame était sortie.

« Cela ne fait rien, répondirent-elles; & elles entrèrent. »

Les domestiques allaient & venaient d'un air

effaré ; dans l'antichambre, on dit à Jane qui s'avancait la première, que *madame* ne recevait pas.

« Elle nous reçoit toujours, » fit Jane, d'un ton impérieux. &, levant plus haut que jamais sa belle tête, elle écarta de la main le valet qui essayait de lui barrer le passage.

Elle traversa deux salons en désordre ; des caisses ouvertes, des objets de toutes sortes, amoncelés pièce-mêle, annonçaient un prochain départ.

Madame du Tilly, debout au milieu de sa chambre, donnait des ordres.

Malgré la grande intimité qui régnait entre elle & la belle-sœur du ministre, Jane n'avait jamais vu sa chère protectrice dans un costume dénué d'artifice ; elle ne put réprimer une sensation d'étonnement que son visage eut l'imprudence de trahir.

Madame du Tilly est un monstre hideux ; ses traits sont tels qu'on se demande si c'est une figure qu'ils représentent ; mais cette femme, entourée de luxe, disparaissant sous les dentelles, enfouie dans de magnifiques étoffes, jouant la grande dame, sachant se faire aimable, personifiait aux yeux de Jane, malgré son effroyable laid, la puissance de la femme du monde, de l'autorité gouvernementale, de la Parisienne expérimentée ! En l'apercevant vêtue d'un jupon court, qui laissait voir ses longs pieds plats, d'une espèce de veste en flanelle blanche qui dessinait d'une manière désastreuse ses formes aiguës ; en voyant sa tête dénudée & ses rares cheveux épars autour de sa figure informe, Jane se dit :

« Ce n'est pas elle ; c'est un rêve horrible, c'est un cauchemar ! »

La stupéfaction de la jeune fille n'échappa pas à sa protectrice.

« Nous sommes indiscrettes, dit madame Le Coq, qui mesura à l'instant le péril de la situation. »

Madame du Tilly grimaça un sourire ; ses longues dents jaunes s'entrechoquèrent.

« Comment donc, dit-elle, mais pas du tout ; je suis heureuse de vous serrer la main avant mon départ.

Pendant ce temps une soubrette intelligente, digne descendante des soubrettes de Molière, était allée chercher une splendide robe de chambre doublée de marthe, pour cacher autant que possible sa maîtresse ; elle lui jeta sur la tête une mantille de blonde ; puis, satisfaite de son œuvre, elle disparut.

« Vous partez donc prochainement, dit avec inquiétude madame Le Coq.

— Tantôt, chère madame ; j'allais vous écrire un mot pour vous dire adieu.

— Adieu ! répétèrent ensemble la mère & la fille, c'est-à-dire au revoir, car vous reviendrez !

— Cela n'est pas probable ; M. du Tilly a reçu avis de son changement ; mais comme on ne lui désigne aucun autre poste, & que celui qu'on lui donnerait dans quelques jours pourrait ne pas lui convenir, il va se retirer dans mes terres.

— Près de Fontainebleau ; dans le beau château où vous avez eu la bonté de nous engager à aller.

— Mon mari est fatigué de tous ces ballottages politiques, reprit madame du Tilly sans répondre à la question de Jane, & il désire se reposer.

— Mon beau-frère éprouve probablement le même besoin, dit madame Le Coq ; il a tant travaillé depuis quelques années.

— Malheureusement il a mal travaillé en dernier lieu ; il a fortement concouru à la catastrophe dont nous sommes tous victimes.

— Pourtant, chère amie, vous lui reconnaissez un grand talent.

— Vous ai-je dit cela ? C'était pour vous faire plaisir, car je n'en pensais pas un mot ; M. Le Coq était ce qu'on appelle un *faiseur* ; il désirait se rendre agréable au souverain & se souciait peu d'être utile au pays.

— Si vous nous avez dit le contraire pour nous faire plaisir, madame, quand mon oncle était au pouvoir, pourquoi ne pas nous laisser nos illusions aujourd'hui ? il est bien moins douloureux pour nous de penser qu'il est victime d'une injustice que de croire à son incapacité.

— Eh ! il me semble, chère enfant, que vous raisonnez à ravir ; au surplus, le désastre de votre oncle ne vous atteint pas, & votre beau capitaine est bien capable d'avancer sans appui.

— Le mariage de Jane est rompu, dit madame Le Coq.

— Depuis quand ?

— Depuis hier.

— Vous n'avez pas choisi le bon moment.

— Nous ne l'avons pas choisi du tout, madame, répondit Jane ; ce n'est pas nous qui avons rompu nos engagements, c'est M. Ritters qui m'a rendu ma parole.

— Ce que vous me dites me consterne, ma chérie ; en qui donc pourra-t-on avoir confiance désormais ? Votre fiancé était, à mes yeux, le type des chevaliers d'autrefois ; la loyauté était peinte sur son visage ; je vous le répète, chère petite, je suis consternée !

— Fernand ne mérite aucun reproche ; tous les torts sont de mon côté ; influencée par vos conseils, encouragée par votre amitié, j'ai espéré faire un plus brillant mariage ; Fernand a vu que je ne tenais pas à lui ; c'était vrai, je n'y tenais pas ; &, un jour est venu où il a renoncé à moi. Voilà la vérité, madame ; elle est triste pour nous, & vous seule pouvez nous consoler en me mariant le plus tôt possible.

— Le vent ne souffle guère en ce moment du côté du mariage ; en temps de révolutions, on attend ; les célibataires se félicitent de n'avoir charge ni de femme ni d'enfants, & chacun tâche de tirer son épingle du jeu sans compliquer la situation en se chargeant de chaînes, quelque douces qu'elles soient.

— Alors, madame, vous croyez que je ne me marierai pas. »

Madame du Tilly se mit à rire, d'un rire sec, en montrant le grand clavier couleur safran qui se jouait entre ses lèvres minces.

« Mais je ne dis pas cela, chère enfant ; l'avenir est long devant vous ; vous avez à peine dix-neuf ans, je crois, il faut de la patience ! »

— Je ne demande pas à me marier demain, mais il serait pénible, après avoir été fiancée, de ne pas retrouver l'occasion de faire un bon mariage ; &, pour atteindre ce but, votre appui sera tout-puissant.

— Vous me prenez donc pour une fée ! »

Jane, malgré ses angoisses, malgré son irritation contre le sort & contre sa protectrice, devenue tout à coup si indifférente, ne put s'empêcher de sourire à ce mot de fée ; car, évoquant ses souvenirs d'enfance, elle revit les belles images de fées qui ornaient les contes de Perrault, & avec lesquelles la grimaçante laideur de madame du Tilly formait un singulier contraste.

« Vous avez des relations qui vous permettront de faire beaucoup pour nous, reprit madame Le Coq.

— Parmi mes relations, les mariages de convenance sont seuls admis ; l'argent est soigneusement compté, & les sentiments ne sont pas même jetés comme appoint dans la balance.

— Alors pourquoi nous avoir dit que Jane, en épousant le capitaine Ritters, faisait un mariage au-dessous du niveau auquel elle pouvait prétendre ?

— Parce que cette enfant est ravissante, qu'il n'y a, en définitive, qu'heur & bonheur en ce monde, & que, d'ailleurs, dans ce temps-là son oncle était ministre ; elle pouvait rencontrer ici quelque soupissant sérieux, assez riche pour se passer de dot, & assez ambitieux pour désirer, avant tout, l'appui d'un homme aussi influent que M. Le Coq l'était alors.

— Je ne retournerai pas dans le monde à Bordeaux, dit Jane ; cela me serait trop pénible d'y rencontrer Hélène.

— Elle y va si peu.

— Puis on est exaspéré contre nous à cause des événements politiques. Ce matin on voulait enfoncer notre porte & briser nos fenêtres.

— Mais, chère enfant, ce ne sont pas les gens de la société qui se livrent ordinairement à ces voies de fait, & dans un salon vous ne seriez en but à aucune hostilité.

— Cela n'empêche pas que nous allons quitter Bordeaux pendant quelques mois ; c'est une mesure de prudence, & ce voyage sera favorable à la santé de ma fille.

— Et où irez-vous ? »

Le ton de cette question était si peu encourageant, que madame Le Coq resta un instant interdite ; mais, reprenant son aplomb, elle répondit :

« Nous irons en Bretagne, d'abord, chez des parents de mon mari ; je conduirai probablement ensuite Jane aux bains de mer, il y a longtemps qu'on les lui ordonne ; &, de là, nous comptons aller vous voir à Fontainebleau, puisque vous avez eu la bonté de nous y engager. »

Madame du Tilly avait engagé la belle-sœur & la nièce du ministre, c'était parfaitement vrai, mais elle ne se souciait pas de mêler à son monde, très-exclusif, mesdames Le Coq rentrées dans le domaine ordinaire de la bourgeoisie de province ; puis, & c'était là l'obstacle le plus puissant, elle redoutait la *chasse aux maris*, car la mère & la fille, sans cette monomanie d'hyménée & de grandeur, eussent été des amies très-présentables. La merveilleuse beauté de Jane était un de ces ornements qui ne coûtent rien à une maîtresse de maison ; & madame Le Coq, qui, elle aussi, avait été fort jolie, conservait une certaine distinction physique, un aspect agréable ; ces deux femmes, simples & débarrassées de leurs ambitions malsaines, auraient été dignes d'être très-recherchées pour elles-mêmes. L'esprit ne manquait ni à l'une ni à l'autre ; elles savaient causer, elles étaient aimables !

« Je ne recevrai pas à Fontainebleau cette année, dit madame du Tilly après avoir cherché un instant ce qu'elle pourrait répondre ; les événements sont tels que nous ne devons pas songer à nous amuser. »

Ce refus net enlevait aux deux pauvres désolées leur dernière espérance ; elles restèrent un instant atterrées.

Ce fut Jane qui, la première, releva la tête.

« Je crois que nous gênons madame du Tilly ; il me semble, chère mère, que nous ferions bien de la quitter.

— En effet, je vous reçois très-mal, j'ai l'esprit encombré de ces mille détails qui accompagnent un départ imprévu.

— Adieu, madame, dirent en se levant Jane & sa mère.

— Adieu, chère amie ; adieu, ma toute belle ; je conserverai un bien bon souvenir de nos relations. Adieu ! »

Madame du Tilly avança ses deux mains jaunes & maigres, puis son visage, dont la peau ressemble à un parchemin très-fatigué, à un parchemin dont on s'est servi pour couvrir des flacons de conserves. La belle Jane se serait volontiers dispensée de mettre son jeune visage en contact avec cette repoussante figure, mais il fallait boire le calice jusqu'à la lie, & sourire encore à l'amie d'hier, qui faisait défection aujourd'hui. Le monde a de douloureuses exigences qu'on doit subir sans murmurer.

COMTESSE DE MIRABEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LE LIVRE D'HEURES

Tu sors, après vingt ans, de cette armoire obscure,
O vieux livre sacré, vieux livre qu'autrefois
La mère de mon père, humble & pâle figure,
Prenait, en commençant, par un signe de croix.

Confident de sa foi toujours naïve & pure,
Elle te relisait sans cesse à demi-voix,
Si bien que le velours de cette reliure
Garde encore aujourd'hui l'empreinte de ses doigts.

Ce fut dans tes feuillets qu'avec un bon sourire,
Aïeule patiente, elle m'apprit à lire ;
Je répétais par cœur les mots cent fois relus,
J'ai, depuis lors, ouvert tous les livres des sages,
Mais ces livres fameux, datés de tous les âges,
Sur la vie & la mort ne m'ont rien dit de plus.

JOSEPH AUTRAN.

REVUE MUSICALE

LE ASTUZIE FEMMINILI, DE CIMAROSA.
ORPHÉE AUX ENFERS, OPÉRA-FÉERIE. — LE FLORENTIN ;
CHRISTOPHE COLOMB, AU CONCERT DANBÉ.

La représentation des *Astuzie Femminili*, qui a eu lieu récemment à la salle Ventadour, a jeté le public dans un ravissement difficile à exprimer. Les chefs-d'œuvre sont si rares, la musique légère a conquis de tels droits de souveraineté, au grand désespoir des dilettanti, que cette œuvre, éclosée aux rayons du soleil italien, a eu toute la saveur d'un fruit exquis pour nos lèvres depuis longtemps habituées à se contenter de pomme.

Cimarosa avait quarante-cinq ans lorsqu'il composa cette merveille, toute pleine de grâce, de jeunesse & de fraîcheur. On lui devait alors un nombre infini d'ouvrages dramatiques, parmi lesquels il faut citer : *il Convito di Pietra*, *Artaserse*, *l'Olimpiade*, *l'Italiano in Londra*, *la Ballerina amante*, *i Due Baroni*, *il Mercato di Malmantile*, *lo Sposo senza moglie*, *il Marito disperato*, *le Trame deluse*, *l'Impresario in angustie*, *il Credulo*, *il Fanatico brulato*, & son incomparable *Matrimonio Segreto*,

qui fit à Vienne, & particulièrement sur l'empereur, un si prodigieux effet.

A son retour de Russie, où il avait été nommé, par Catherine II, maître de la chapelle impériale, il s'installait dans sa ville natale & y faisait représenter les *Astuzie Femminili*, qui devinrent populaires.

On donna cet ouvrage à Paris, où il fut très-bien accueilli; cependant, il ne resta pas au répertoire, & ne fut repris qu'en 1814, dans des conditions d'exécution très-fâcheuses pour le compositeur. En 1871, le théâtre *Filarmonico*, de Naples, eut l'idée de le reprendre, mais en faisant au poème des additions & des soustractions qui décomposaient, en quelque sorte, l'opéra. Il y a, en effet, dans le libretto, des naïvetés, des enfantillages, des scènes de travestissements carnavalesques, qui ne sont pas de mise aujourd'hui dans les compositions de ce genre; mais Cimarosa a couvert ce canevas de couleurs si délicates, si variées, si merveilleuses, qu'on oublie toutes les faiblesses du livret pour se laisser aller au charme d'une musique exquise.

La partition des *Astuzie* est empreinte d'une verve étincelante, d'une franche gaieté & d'un brio impossible à décrire. Le style est net, élégant, correct & pur. Ce qui domine, dans cette œuvre, c'est la jeunesse d'imagination & la grâce de la forme. Il serait difficile d'énumérer un à un la quantité de morceaux dont l'ouvrage se compose. Nous en signalerons seulement quelques-uns : Au premier acte, nous avons remarqué un quatuor charmant, un air descriptif de soprano, d'une légèreté & d'une délicatesse infinies, puis un quintetti final, d'un excellent caractère bouffe. Le second acte, le plus riche de la partition, contient des parties qui laissent en arrière tout ce que Cimarosa a composé, même il *Matrimonio Segreto*. Tel est un quatuor en style syllabique qui est une perle enchâssée d'or. Un duo de soprano & basse :

Zitto, zitto,
E chiotto, chiotto,

par son caractère à la fois bouffe & dramatique, produit l'effet le plus original; & enfin un sextuor comique, qui est le point culminant de l'ouvrage.

Rien n'est plus burlesque que cette scène, & Cimarosa en a su tirer parti pour faire, très-certainement, un des rares chefs-d'œuvre du genre bouffe.

Au troisième acte, il faut citer un joli trio et un délicieux quatuor. Le quatrième acte se compose d'un divertissement dans lequel se retrouvent tous les acteurs de la pièce.

Nous ne savons si le public appréciera tout ce qu'il y a de finesse, de goût & de charme musical dans cette composition hors ligne; mais, ce dont nous pouvons répondre, c'est que les vrais amateurs de belles œuvres reconnaîtront, dans l'opéra qui vient d'être représenté, tout le génie du grand Cimarosa.

La transformation de l'opérette *Orphée aux Enfers* en opéra-comique, a été un véritable événement.

Au point de vue musical, l'ouvrage a été très-agrandi. On connaît trop les airs de la partition primitive pour que nous ayons besoin de les citer; mais nous dirons quelques mots des additions faites par Offenbach, avec une verve & un bonheur que tout le monde apprécie.

L'*Ouverture-promenade* autour d'Orphée est un pot-pourri de tous les motifs de la pièce. Ils se lient avec un goût & une tonalité harmonique irréprochables. L'entrée du motif de chasse & une *strette* avec pédale persistante des premiers violons en trémolo, ont été traitées avec une verve étincelante.

Quelque temps avant la guerre, deux partitions furent couronnées par le jury, réuni pour faire un choix parmi un assez grand nombre de pièces de début. C'étaient *la Coupe du roi de Thulé*, dont nous avons parlé en son temps, & *le Florentin*. M. de Saint-Georges, sollicité de faire un poème, eut quelque peine à se mettre au travail. Il voyait un obstacle à ce projet. Dans un ouvrage destiné au concours, c'est le jury & non le public qui décide de la chute ou du succès. Or, pour un homme d'expérience, c'est fort différent. Il y a dans un cénacle de juges inexorables une tendance manifeste à préférer l'algèbre de l'école au charme sémillant ou passionné qui entraîne la foule. Le livret a besoin de restreindre les élans d'imagination; la raison est là qui doit contenir la fantaisie. Aussi, les auteurs ne se sentant pas à l'aise, n'ont qu'un goût médiocre pour ce genre de composition. C'est peut-être à cela que le libretto nouveau-né doit le peu d'éléments dramatiques qui se remarquent dans la partition. On cherche vainement un canevas sur lequel le musicien pourrait broder selon la fantaisie de l'imagination.

Excepté quelques situations qui ont fourni à M. Lenepveu l'occasion de déployer un talent neuf encore, mais qui ne demande qu'à s'élancer dans la carrière, il n'y a pas matière à créer un opéra comique dans l'imbroglio de M. de Saint-Georges. Disons d'abord que le défaut des jeunes compositeurs est de rechercher avec trop de passion les sonorités de l'orchestre, les associations de timbres, en un mot le bruit & la confusion. Tous devraient prendre pour modèles les grands maîtres, qui, sauf rare exception, se sont montrés plus sobres à leurs débuts. L'*Ouverture d'Obéron* n'est-elle pas un chef-d'œuvre de simplicité & de grandeur? Nous devons néanmoins reconnaître qu'il se trouve des qualités essentielles & de fort jolis morceaux dans la partition de M. Lenepveu. Dans le premier acte, il y a un trio remarquable; mais le second renferme plus de charme & plus de grâce mélodique. Le petit chœur de l'introduction est d'un fort joli dessin. Il y a une phrase distinguée, mais trop rapide, dans l'air chanté par M^{lle} Priola. Nous devons citer aussi le duo demi-

caractère, entre la bouquetière & le modèle, accompagnée d'une façon vigoureuse & originale. Ici apparaît le vrai style d'opéra-comique dans la meilleure couleur. Le *Chœur des bouquetières* a été bissé. La romance d'Ismaël :

J'ai vingt ans !

a été également redemandée. Le sextuor du finale est la page capitale de l'œuvre. Le talent s'y déploie avec puissance, quoique l'imagination reste un peu en arrière. Mais il y a de la verve, et une science qui indique de longs travaux. Au troisième acte se trouve un assez joli chœur. Le duo chanté par Lhérie & M^{lle} Priola vise au sentiment sans y atteindre; on y sent l'affectation & la manière. Les deux couplets de la bouquetière sont courts & charmants. En somme, cet ouvrage, qui est le début d'un jeune auteur, n'est pas destiné à de nombreuses représentations; mais il mérite d'être encouragé, car il renferme de bonnes choses. Il faudrait, croyons-nous, faire quelques coupures à la partition trop touffue; simplifier l'orchestration, & revoir quelques morceaux qui manquent d'ampleur. Ce travail accompli, il nous semble évident que le public en tiendrait compte, & ferait à M. Le-nepveu les honneurs d'une salle comble.

Nous avons eu l'occasion déjà de parler du concert de M. Danbé, cet homme de goût & d'érudition, qui a doté Paris d'une entreprise absolument exceptionnelle. Nous devons y revenir aujourd'hui, pour raconter à celles de nos lectrices qui ne faisaient pas partie de l'auditoire, combien le succès de *Christophe Colomb*, exécuté récemment à la salle Herz, sous les auspices de l'habile organisateur, a été grand & unanime.

Malgré l'immense réputation du *Désert* & de *Moïse au Sinaï*, *Christophe Colomb* passa sans produire un grand effet. Exécuté au Conservatoire, en 1847, il laissa le public assez froid. Ce n'est que plus tard, aux auditions données à l'Opéra-Comique, que Félicien David put voir son œuvre occuper la place à laquelle elle avait droit. Un concert devait être donné, peu de temps après cette époque, au Théâtre-Italien, sous la direction de M. Tilmant. Le jour était fixé au 19 mars. La famille royale devait y assister. Tout à coup, un ordre du Directeur enjoignit aux musiciens de l'orchestre de ne participer en rien à l'exécution de l'Ode-Symphonie. Le pauvre compositeur était désespéré. Le roi le consola en l'engageant à faire jouer *Christophe Colomb* aux Tuileries. La cour admira l'ouvrage, & le roi remit, de sa main, à Félicien David, la croix de la Légion d'honneur.

Christophe Colomb, cette composition pleine de couleurs délicates & de fraîcheur de ton, a cependant son ombre, comme toutes les choses de ce monde. On y aperçoit une recherche trop persistante des effets pittoresques, & l'emploi trop fréquent des mêmes procédés. Toutefois, c'est une œuvre capitale, où se remarquent une grande distinction, une puissance, une majesté incomparables, & une abondance étonnante d'idées neuves & originales. La *Chanson du Mousse*, la *Réverie*, la *Ballade du Marinier*, le *Chœur des Matelots*, l'*Orage*, la *Prière*, la *Mère indienne*, toutes les parties de l'ode-symphonie ont été admirablement exécutées. Félicien David, remis d'une longue indisposition, assistait à son nouveau triomphe. Les bravos éclataient de tous les points de la salle, & les regards de la foule semblaient envoyer au maître des témoignages d'admiration & de sympathie. Ce fut, pour les amateurs de musique une des belles soirées de l'hiver.

Voici une innovation qui pourra bien avoir par la suite de nombreux imitateurs dans le monde des éditeurs de musique. La maison E. Jung-Treuttel a loué, nous a-t-on dit, pour le premier avril, un grand local, 12, rue de la Chaussée-d'Antin, où il sera donné des auditions gratuites, sur invitations personnelles à toute sa clientèle.

De plus, madame Jung-Treuttel, excellente musicienne, qui possède à un haut degré le goût de la grande & belle musique, sera toujours là, à la disposition des personnes qui désireront, ou essayer elles-mêmes les morceaux ou les entendre. Nous pensons que le public trouvera un réel avantage à cette combinaison nouvelle; car il arrive souvent que les acheteurs, qui ne sont pas toujours des lecteurs de premier ordre, ont assez de connaissances musicales, ou même de goût naturel pour juger de auditu.

Il vient de paraître le huitième concerto de Henri Herz (n° 218).

Les morceaux détachés & la nouvelle partition, chant & piano, d'*Orphée aux Enfers*, sont publiés au *Ménestrel*.

ERRATUM. — Dans notre numéro de février, *Revue Musicale*, page 57, au commencement de la première colonne, dans cette phrase : *C'est un frais tableau, etc., où l'âme est pénétrée par les mille harmonies de la nature*, on a imprimé, par erreur : *les Vieilles harmonies, etc., etc.*

Page 58, première colonne, troisième ligne, au lieu de *chants, danses, pastorale*, il faut lire : *chantez, dansez, etc.*

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MERINGUES

Une livre de sucre blanc râpé — six blancs d'œufs très-frais — essence de vanille ou de citron — demi-livre d'amandes douces pelées comme il a été dit, & coupées très-finement autant que possible dans le sens de la longueur.

Battre en neige le blanc d'œufs avec le sucre, jusqu'à ce que cette neige soit assez consistante pour tenir au bout d'une fourchette.

Ajouter l'essence et les amandes.

Déposer ensuite sur une tourtière, graissée à l'huile fine, de petites portions de cette pâte, en lui laissant affecter la forme qu'elle veut.

Aussitôt la tourtière remplie, on la met au four, mais la cuisson doit se faire à feu très-doux.

RECETTE POUR CONSERVER LES CHICORÉES, ESCAROLE, ETC.

Par un temps bien sec, avant les gelées, on coupe ces salades au collet, de façon qu'il n'y reste ni terre ni racines, puis on les dépose dans un cellier ou tout autre endroit sec, où il ne gèle pas. On établit d'abord à terre une couche de cendres de houille ou poussier de charbon, puis par-dessus du sable bien sec & le moins gras possible, puis un lit de salades, un lit de sable, jusqu'à ce que l'on ait fini d'élever une butte avec sa provision cachée partout avec du sable.

Toutes les feuilles blanchissent promptement, sans qu'aucune se pourrisse, & l'on a, tout l'hiver, d'excellents & superbes légumes.

(Envoyé par une aimable abonnée.)

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Où mes amies, si vous saviez quel acte de vertu je viens de faire!

— Cela ne nous étonne nullement de ta part, chère Berthe, répondit gracieusement Lucie, chez qui nous étions réunies cette après-midi-là.

— On m'a offert *presque pour rien*, là, dans le magasin de nouveautés qui est à votre porte, un superbe jupon de velours marron, & j'ai eu le courage de ne pas l'acheter!

— Ah! oui, dit Marie toujours bien informée sur ce chapitre, à cause des rabais de *fin de saison*! Et pourquoi ne l'as-tu pas pris, ce jupon, Berthe? si tu le regrettes tant?

— Je le regrette parce qu'il n'était pas cher; mais comme je n'en avais réellement pas besoin, me le donner eût été une folie.

— Bast! reprit Marie, une jolie jupe de velours trouve toujours son emploi, surtout à présent

qu'on en porte, même l'été, sous les tuniques de toile!...

— Il est bien certain qu'une étourdie comme toi, ma fille, n'aurait pas manqué de se rendre à ce beau raisonnement, dit madame C..., & tu sais, cependant, ce qui résulte des achats faits ainsi à tort et à travers; mais notre petite Berthe...

— Qui est à présent mère de famille, répondit celle-ci en riant.

— Non, — qui a été raisonnable en tout temps! — s'est rappelé, fort à point, pour ne pas céder à une fantaisie irréflectie, que *ce sont les bons marchés qui ruinent*, comme dit avec beaucoup de sens le bonhomme Richard ou plutôt Benjamin Franklin...

— Ah! oui, dans ses *Conseils pour faire fortune*, prix : deux sous!... s'écria Marie, essayant de plaisanter pour dissimuler la rougeur qui lui était montée au front à la réflexion de sa mère. — Maman,

il faudra que je les apprenne par cœur, ces beaux conseils-là!

— Cela ne te serait pas inutile, mon enfant, surtout si tu les mettais en pratique; non point pour faire fortune, je n'envisage pas cela pour toi, mais pour devenir la jeune fille ordonnée de mes rêves...

— Chère madame, dit Berthe, désireuse de détourner la conversation, j'éprouve en ce moment un embarras bien plus gros que celui de tout à l'heure au sujet de ce fameux jupon. On a prescrit l'air de la campagne à ma petite fille, notre médecin nous conseille de passer l'été hors Paris, mais où aller?

— Aimerez-vous Neuilly?

— C'est encore Paris.

— Et Passy ou Auteuil?

— Passy est charmant; mais à moins d'avoir une aisance fort large, permettant d'y posséder une propriété pour de bon, avec de vrais jardins, des ombrages, etc., on y est bien plutôt dans une ville de province qu'à la campagne. Quant à Auteuil, c'est le même inconvénient, avec un éloignement plus grand encore du centre commun, Paris.

— Et Saint Cloud?

— Oh! ne me parlez pas de Saint-Cloud!... j'y verrais toujours, malgré sa reconstruction, les ruines navrantes qui m'ont tant serré le cœur!

— Avez-vous quelque prévention contre Ville-d'Avray?

— Aucune. Ville-d'Avray est ravissant, mais... c'est une véritable échelle.

— Et contre Meudon?

— Ah! par exemple, j'aimerais beaucoup Meudon, à cause de la forêt & de sa jolie terrasse; cependant, terrasse pour terrasse, je préfère encore celle de Saint-Germain.

— Eh bien, pourquoi n'allez-vous pas à Saint-Germain?

— Ah! parce que Saint-Germain est une ville & que c'est dans un village que nous voulons passer notre saison de villégiature.

— A votre place, dit Marie, j'irais tout simplement m'établir à Nanterre & m'y nourrir des excellents petits gâteaux qui s'y confectionnent.

— Il y a encore Enghien, où vous pourriez aller, reprit Louise. C'est si joli, Enghien...

— Oui, mais c'est une vraie ville d'eaux, et tu le sais, chère amie, nous sommes surtout en quête d'un lieu paisible.

— Alors, on ne te proposera ni Asnières, ni Chatou, ni...

— Oh! non, se hâta d'interrompre Berthe, c'est trop bruyant.

— Allez au Vésinet, alors!

— Je n'ai jamais vu le Vésinet qu'à vol d'oiseau, en passant rapidement par le chemin de fer de Saint-Germain, & l'impression qu'il m'a laissée n'est pas séduisante.

— Écoute Berthe, je commence à désespérer de te voir jamais trouver quelque chose à ton gré; tu es par trop difficile. Voyons, résumons la question: Qu'est-ce que tu veux au juste?

— Une maisonnette meublée, pas trop chère, agréablement située & entourée d'un joli jardin, sans hautes murailles, dans un pays bien sain, bien habité; ayant de beaux ombrages, des pelouses, de l'eau s'il se peut, du calme & cependant pas trop de solitude, une petite église à proximité des habitations, une station de chemin de fer, des ressources pour l'existence. Un pays enfin peu éloigné de Paris et pourtant assez loin pour qu'à chaque instant d'importuns visiteurs ne viennent pas vous troubler dans une retraite où, bon gré mal gré, vous ne pouvez être que très-provisoirement installés.

— Je comprends, interrompit gaiement Marie, tu veux la perfection *seulement* en toutes choses! Le difficile, pour ne pas dire l'impossible, c'est d'arriver à la réalisation de cet idéal charmant...

— Vous riez, mademoiselle? fit une jeune fille amie de nos amies qui, jusque-là, avait travaillé assidûment sans se mêler à la conversation; vous croyez que le pays rêvé par madame n'existe pas? Eh bien, c'est ce qui vous trompe, une de mes tantes l'habite.

— Ah! par exemple! Et où est-il?

— C'est Maisons-Laffitte, dont le parc, aux ombrages séculaires, peuplé de quelques centaines de villas dans les conditions indiquées par madame, est enclavé d'un côté par la forêt de Saint-Germain, & de l'autre par la Seine. Le chemin de fer de Rouen y conduit, en une demi-heure, de la gare Saint-Lazare. Il est habité l'été — et même l'hiver! — par la population la plus *comme il faut*, la plus élégante. On y trouve toutes les ressources nécessaires à l'existence; une petite église neuve & charmante à l'entrée du parc, d'immenses allées dessinées par le Nôtre et des sentiers ombrés; des pelouses, des bosquets où l'on se promène avec autant de liberté que dans son propre domaine; point de hautes murailles rétrécissant l'horizon; des habitations, semées assez loin les unes des autres, dans d'épais massifs de verdure, pour que chacun soit bien chez soi. De la solitude si l'on veut; une vie mondaine si on le préfère. Des trains fréquents pour Paris, des voitures pour les promenades en forêt, un établissement de bains froids. Enfin mille agréments qui m'échappent, mais que je vais tâcher de me rappeler...

— C'est inutile, s'écria vivement Berthe, je vais prier mon mari de me conduire, dès demain, visiter Maisons-Laffitte!

— Et moi, chère Florence, je me hâte de te serrer la main.

JEANNE.





Avril 1874.

Modes de Paris **Journal des Demoiselles**

Nº 3938

Paris. Boulevard des Italiens.1.

Costumes des Magasins de Pygmalion, *Rue de Rivoli, 102.*

Modes M^{re} Tarol, *Rue Favart, 4.*

Foulards de la Compagnie des Indes, *Rue de Grenelle St Germain, 42.*

Machines à Coudre Wheeler et Wilson, *Boulevard Sebastopol, 70.*

Corsets de M^{es} de Vertu Soeurs, *Rue Aubert, 12.*

Ayuntamiento de Madrid

MODES

Nous voici dans la semaine de *Longchamps*, & si, comme il faut bien l'espérer, le soleil daigne éclairer de ses rayons la promenade en usage, nous allons voir au grand jour les toilettes de printemps, élaborées dans l'ombre pour cette circonstance. Dans ces exhibitions de costumes, on exagère presque toujours les fantaisies de la mode, & il est bon de se tenir en garde contre les nouveautés par trop nouvelles.

Bien des salons vont se rouvrir la semaine d'après Pâques, et, si j'en crois les on dit, il faut encore s'occuper des toilettes de soirées.

Les nuances dominantes sont douces & pâles. On n'a jamais fabriqué d'aussi jolis tissus de laine, & en si grande variété. Aussi n'emploie-t-on plus guère la soie en tunique ou seconde jupe, mais toujours pour jupon, garnitures & ornements; à moins cependant que l'on ne fasse une robe longue sans seconde jupe.

La blonde, les dentelles espagnoles noires & blanches, les étoffes perlées jouissent d'une très-grande vogue.

Le jais est employé avec fureur. Mais c'est seulement sur du noir qu'il réussit complètement son effet.

Les broderies de jais blanc font des toilettes du soir extrêmement brillantes. La blonde blanche, ainsi perlée & appliquée, soit sur du blanc, soit sur des couleurs douces, obtient un merveilleux résultat.

Les paillettes, petites perles d'acier, celles d'argent, d'or, selon qu'elles sont bien disposées et associées à certaines nuances, réalisent aussi de délicieux effets.

On voit de jolis petits fichus de tulle uni, garnis de ruches de tulle perlé, ou de dentelle brodée de jais.

Les voilettes aussi se brodent semblablement, & les chapeaux noirs ont des ornements de jais.

Naturellement les colliers à plusieurs rangs de perles de jais, de n'importe quelles dimensions, sont tout à fait revenus à la mode, comme tous les autres bijoux de jais. Mais, je le répète, ce n'est qu'avec une toilette noire que le jais est de bon goût.

Les corsages de robes se font très-collants: à basque boutonnée par devant jusqu'au has, & resserrant les hanches sous les bras (cela s'appelle à la *Jeanne d'Arc*).

Les corsages décolletés sont lacés derrière & très-baleinés; ils ont cette même basque ronde, plaquant bien devant & sous les bras, ce qui leur donne l'aspect d'un petit corselet moyen âge. Par derrière, la basque forme souvent un gros pli double, bouffant au dessus du pouff de la jupe. Ces petits corselets ont des manches assez courtes &

plates. Ils sont quelquefois entièrement brodés de perles. On les voit souvent de couleur différente du reste de la toilette. Ceux de velours & de satin noir ont eu beaucoup de succès, portés sur une robe blanche.

On garnit très-peu les corsages: plus de berthes ni de draperies; un effilé ou une dentelle en haut & en bas.

Les corsages montants ont aussi des baleines les faisant bien plaquer. Les tailles se font beaucoup plus longues que l'année dernière.

Les collerettes grosses ruches, dentelles perlées & brodées se placent au haut de ces corsages quand on a les cheveux relevés en racines droites.

Les vêtements de cachemire noir sont très-brodés de jais. On y ajoute quelquefois de gros boutons d'acier ouvragé, & ce mélange est fort heureux. Voici un modèle original, qui est tout à fait de saison.

Par derrière, il a la forme d'un paletot un peu cintré, à capuchon pointu. Le devant est flottant, boutonné jusqu'à la taille, à la suite de laquelle les deux côtés tombent droits & carrés, un peu plus bas que les genoux. Le tout est garni d'une très-belle & très-haute broderie de jais, surmontant une guipure ou un effilé pluie de jais. Le devant a un col & des revers de faille. De gros boutons d'acier travaillés sont placés sur le devant et sur les poches, celles-ci posées très-bas, en long, sous chaque bras, pour bien faire plaquer ce vêtement qui doit tomber droit de tous côtés.

Le capuchon, très-allongé, a des glands de soie entremêlés de pluie de jais & de nœuds de ruban de faille. Un ruban semblable passe sous le col, et vient se nouer au bas des revers.

Les manches à haut revers tout brodés de jais ont aussi de gros boutons d'acier.

Les dolmans sont toujours les vêtements préférés, qu'on soit à pied ou en voiture. On les fait cintrés dans le dos, & garnis de plumes naturelles au lieu de bord de fourrure. Ceux de nuances claires sont fort élégants, & iront bien cet été sur les toilettes légères. Aux bains de mer surtout ils rendront de grands services.

Les couleurs les plus séduisantes se trouvent cette année en petit drap, ou en cachemire *bleu de ciel*, *gris perle*, *rose*, etc. On soutache légèrement le dolman sur chaque couture. Les devants sont ornements d'olives & de broderies; la soutache doit être de la même nuance que le dolman.

Si l'on veut plus de simplicité, on remplace la plume par un effilé marabout, ou par de larges galons.

J'ai remarqué un charmant modèle de petite casaque, complément d'un costume, mais pouvant néanmoins se porter avec d'autres toilettes.

Celle que je veux décrire est en cachemire double bleu, un peu ajustée derrière. Grand col carré & revers de soie bleue. Le devant est collant & attaché par cinq petits nœuds de ruban bleu. La basque de derrière est retournée de chaque côté, laissant voir les envers de soie qui sont rejoins par trois petits nœuds. Manches collantes à hauts revers de soie, attachés de côté par trois nœuds de ruban semblable.

Le costume de ville suivant n'a pas de seconde jupe. Il peut être copié en toute nuance. Il sera facile d'utiliser pour cet usage une robe ancienne de soie ou de cachemire.

Le jupon se compose de six volants montant par derrière, jusqu'en haut, en diminuant beaucoup d'ampleur. Trois en cachemire *gros violet*, alternent avec trois autres en soie de même couleur, un peu plus claire. Le devant est tout bouillonné de soie en long, & chaque bouillon est séparé par un biais de cachemire.

Le corsage à longues basques derrière est en cachemire & ouvert devant sur un gilet de soie à manches. Boutons & haut parement de manches en cachemire. Chapeau-capote coulissé en taffetas comme le costume. Petite guirlande ronde en violettes de deux teintes. Plissé de crêpe lisse blanc, suivant le bord du chapeau en dessous.

Robe de faille ou taffetas noir pour visite & petite soirée. La jupe, longue par derrière, est unie & relevée en pouff au bas de la taille. Les lés de devant sont en soie bleu clair. La jupe y est rattachée par de hauts entre-deux de dentelle noire brodés de jais. Le corsage ouvert sur un plastron bleu, a les mêmes entre-deux. Les boutons descendent jusqu'au bas du devant & sont en passementerie noire, agrémentée de jais.

Pour sortir, petit mantelet à capuchon, en soie noire, entremêlée de garnitures noires, d'entre-deux brodés, & de rubans bleus. Chapeau forme Félix, avec guirlande de roses & de ne-m'oubliez-pas.

Avec les jupons un peu courts, comme on va les porter pour toilettes de courses et de promenade, il est essentiel de soigner sa chaussure. Les bottines de chevreau piquées de blanc se mettent, même avec des costumes habillés. Celles en chevreau doré & en peau grise sont plus élégantes.

Les petits souliers montants ou découverts ne sont de mise à Paris qu'avec des bas foncés et assortis à la nuance du costume. Les bas rayés sont surtout jolis à la campagne & aux bains de mer.

VISITES DANS LES MAGASINS

Après vous avoir transmis, mesdemoiselles, l'avis de la Compagnie des Indes, à propos des étoffes de l'année dernière, il me reste à vous donner des renseignements sur ses nouveautés de printemps, renseignements que je n'avais pu que très-superficiellement vous donner dans mes visites du mois de février. Je ne vous dirai rien de la qualité des foulards de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain; ils sont connus depuis longtemps. Ce que je veux vous signaler, ce sont les nuances nouvelles, les agencements de couleurs d'un goût parfait, dans les rayures & les bouquets.

Le foulard lisse, qui vous est plus particulièrement destiné, se trouve dans les teintes unies: claires, pour vos toilettes du soir & de l'été; sombres pour vos costumes de ville. Dans les premières, se trouve la nuance *asa-gi* (nom chinois), traduisez: azurée blanche, bleu céleste très-pâle; puis le bleu turquoise, Louise, bleu d'eau, bleu scabieuse; la gamme des roses, depuis le rose thé jusqu'au rose de Chine. La gamme des tons violets qui comprend les couleurs: ophélia, pervenche, Parme, mourasaki (violet), aniline (entre le mauve & le lilas), violine.

Dans les nuances diverses choisissons les tons: mastic, paille, jonquille, vert vif, vert ondine, bronze, olive. Allant avec ces tons unis, se trouvent

des rayures assorties que l'on emploiera en tunique polonaise: rayures bleu ciel & rose thé; jonquille & bleu; rayures camaïeu: bleu, marron, bronze, écar, gris feutre; autres rayures réséda & olive, gris perle & ardoise, vert paon. J'ai trouvé aussi des tons charmants dans les gris: gris charnie, gris de Nil, gris russe, gris feutre; & dans les blancs: le blanc argent, blanc vif, blanc mat & blanc de neige. Le foulard lisse coûte: en 85 centimètres de largeur, 6 fr. le mètre, & 7 fr. 25 c. le même choix, mais en 90 centimètres de large. Les mêmes tons en foulard croisé, grande largeur, 90 centimètres, coûtent 9 fr. 40 c. le mètre, 75 fr. la robe par 8 mètres.

La nouveauté de la saison que la Compagnie des Indes vient de mettre en vente lui arrive directement du Japon, aussi cet article exclusif a-t-il été déposé. C'est un tissu fort & soyeux, appelé, par les Japonais: Tsiri-men, & dont les mandarines (lisez femmes des mandarins) font ces vêtements luxueux, si fort admirés pour l'étoffe mais non pour la grâce de la forme. Le Tsiri-men rappelle le crêpe de Chine dont il a le brillant; mais il a beaucoup plus de soutien. Il s'en fait de broché, & il sera charmant employé pour robe princesse & toilette parée. La Compagnie des Indes envoie franco des échantillons aux abonnées qui en font la demande. On les prie de renvoyer la collection com-

plète, en conservant toutefois un morceau de l'échantillon choisi, afin que l'on puisse se rendre compte de l'exactitude de l'envoi.

Les renseignements suivants sur les étoffes de printemps ont été pris dans les grands magasins de *Pygmalion*, 102, rue de Rivoli. D'abord vous porterez toujours des tissus beiges pour les simples costumes de ville; mais *tissu beige* ne signifie plus *teinte beige*; jadis, quand l'on disait *tissu beige*, on savait que la nuance de ce tissu était invariablement la couleur naturelle de la laine plus ou moins claire ou foncée. Aujourd'hui, le nom de beige représente bien le tissu primitif, mais n'engage en rien la couleur, qui peut être dans les tons à la mode. Ainsi, l'une des plus jolies nuances qui m'a été montrée est nommée : *bleu flamme électrique*. Cette étoffe coûte 1 fr. 25 c. le mètre en 60 centimètres de largeur.

Le *casimir beige* est encore une jolie étoffe, peu chère & avec laquelle on fera un costume de courses très-solide & d'une certaine élégance.

Puis viennent la *bengalerie diagonale* pour robe de jeune fille, espèce de sultane très-solide, qui se trouve dans tous les coloris à la mode, au prix modeste de 95 centimes le mètre. On m'a montré aussi des costumes mi-confectionnés en toile *Melbourne*, composés d'un jupon à rayures satinées de couleur ou ton sur ton, & d'une polonaise ou d'une tunique avec corsage, les ornements assortis au jupon, le tout coûtant 19 fr. 75 c.

Les magasins de *Pygmalion* envoient franco des échantillons aux abonnées qui en font la demande. Avant de terminer, disons que j'y ai vu des mouchoirs en batiste fil, ourlets à jour & chiffre joliment brodé, aux prix incroyables de 95 centimes, & 1 franc 25 centimes.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilette de soirée pour jeune fille. — Robe en taffetas ornée devant d'un haut volant plissé, traversé par un velours ou un biais de teinte plus foncée; un plissé semblable couvre la couture dans toute la longueur, un plus court simule le tablier; derrière, la jupe est ornée de cinq plissés à peine gradués; le corsage demi-décolleté, avec manche courte bordée d'un plissé, est recouvert d'un fichu Marie-Antoinette en crêpe de Chine, bordé du plissé en taffetas ou d'une dentelle, noué derrière par deux coques dont les pans relèvent le pouff de la jupe, et retombent sur le lé de derrière après avoir formé deux nouvelles coques; les bouts sont bordés d'un effilé. — Dans les cheveux, petite couronne, avec diadème en ruban assorti à la robe & mélangé de velours. — Médaillon retenu par un velours orné de perles.

Toilette de ville. — Jupe en foulard du Japon avec deux volants traversés par un biais plus foncé formant tête; derrière, un grand volant fixé de même; sur la couture de côté est posé un biais maintenu par de gros boutons en vieil argent. — Tunique ouverte sur le côté, bordée du même biais; la tunique est fermée par un biais avec boutons pareils à ceux de la jupe. — Petit paletot croisé pareil, orné de même. — Col & sous-manche avec bouillonnés garnis de Valenciennes. — Chapeau en tulle à fond mou, orné d'un nœud en faille & d'une rose sur le côté; plume et aigrette placées en arrière.

Toilette de petite fille. — Robe en cachemire, ornée devant de pattes en velours retenues par des boutons en nacre; derrière, les volants sont alternés velours & cachemire; la couture de côté est recouverte par un volant que maintient un velours. — Veste mousquetaire pareille à la robe, avec revers & col en velours; la basque du dos est ornée d'un revers maintenu par un bouton; a patte de la manche est entourée d'un volant en cache-

mire. — Col & manche en toile. — Chapeau en paille orné de velours noir & d'une plume passant sur la calotte.

QUATRIÈME CAHIER

Coussin chamarrure. — C. M. — Y. D. — Barbe guipure Richelieu. — Réflecteur pour bougie. — Costume en vigogne. — Taie d'oreiller. — Garniture. — Coin de cravate. — Premières communiantes & premiers communiantes. — Entre-deux. — B. R. — Pâtissier essuie-plumes. — D. Q. — Croquis du sachet en filet. — L. B. — Dentelle Renaissance en soie noire. — Bonnet du matin. — Talma. — Bonnet de nuit. — Parure ouverte — B. S. enlacés. — Parure fermée. — Chemise d'enfant. — Julie. — Pantalon d'enfant.

PLANCHE IV

PREMIER CÔTÉ.

Parure ouverte.
Parure fermée.
Pantalon d'enfant.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Bonnet du matin.
Bonnet de nuit.
Chemise d'enfant.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement sur fond blanc, vert d'eau ou écru très-clair.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX

PREMIER CÔTÉ.

SACHET A MOUCHOIRS en filet guipure. Le dessin est de grandeur naturelle. — Voir, pour l'explication du travail et le croquis, page 7 du cahier de ce mois.

DEUXIÈME CÔTÉ

TAPISSERIE PAR SIGNES

Moitié du dossier de la chauffeuse ou fumeuse donnée en couleur, au mois de mars. Bien que paraissant plus gros, les points sont calculés pour donner le dossier dans les mêmes proportions que le siège de la tapisserie coloriée, en le rendant plus facile à lire.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE (1)

DE TRAVAUX EN FRIVOLITÉ

N° 1, DENTELLE À UN FIL. — 4 nœuds doubles — 6 fois : (— 1 picot — 2 nœuds doubles) — 1 picot — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — * retournez votre ouvrage pour faire le petit anneau — laissez l'intervalle de fil marqué sur le dessin — 5 nœuds doubles — 1 picot — 5 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — laissez l'intervalle de fil — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot du grand anneau précédent — 6 fois : (— 2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez au signe *.

La seconde partie de l'entre-deux formant le pied de la dentelle, se fait de même. Vous suivez donc la même explication, en remplaçant le picot du petit anneau par un fil arrêté dans le picot du petit anneau de la première partie de l'entre-deux.

Pour les écailles, vous faites d'abord l'anneau du milieu, 7 fois : (— 2 nœuds doubles — 1 picot) 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le picot du milieu d'un grand anneau du pied de la dentelle. On voit sur le modèle que ces anneaux, formant le milieu des écailles, sont espacés de 6 en 6 sur les anneaux du pied de la dentelle. — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — coupez le fil après l'avoir arrêté — reprenez le travail de l'entre-deux à partir du signe *, après avoir fixé le fil au picot du milieu de l'anneau de l'entre-deux qui est à côté de celui sur lequel vous avez arrêté l'anneau du milieu de l'écaille — au premier et au dernier petit anneau, vous faites sur le côté un fil arrêté dans le picot du milieu, d'un grand anneau du pied de la dentelle — au premier et au dernier grand anneau, vous remplacez un picot également par un fil arrêté ; sur le picot du milieu d'un anneau du pied, vous suivez très-facilement ce travail sur le modèle.

Vous terminez en bordant le pied de la dentelle d'un rang de mailles-chainettes — * 1 maille passée dans le picot du milieu de l'anneau — 3 mailles-chainettes — retournez au signe *.

N° 2, ÉTOILE EN FRIVOLITÉ À UN FIL. — Vous commencez par l'anneau du milieu en mesurant sur le modèle la longueur des picots formant les rayons de l'étoile — 20 fois : (— 1 nœud double — 1 picot) — fermez l'anneau.

Pour le tour de l'étoile : — * 3 nœuds doubles —

1 picot, aux anneaux suivants ce picot, est remplacé par un fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent — 2 nœuds doubles — arrêtez le fil dans un long picot de l'anneau du milieu — 2 nœuds doubles — 1 picot — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau — laissez l'intervalle de fil marqué sur le dessin — retournez votre ouvrage — 3 nœuds doubles — 1 picot, aux anneaux suivants, ce picot est remplacé par un fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent — 5 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau — laissez l'intervalle de fil — retournez votre ouvrage — retournez au signe *.

N° 3, ÉTOILE EN FRIVOLITÉ À DEUX FILS. — Nous désignons les nœuds travaillés avec 2 fils, les nœuds indiqués simplement NŒUDS DOUBLES sont donc à un seul fil. Vous commencez cette étoile par le tour extérieur * — 4 nœuds doubles — 1 picot (aux raccords suivants vous remplacez ce picot par un fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent, — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — 6 nœuds doubles à 2 fils — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 4 fois : (— 2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — 10 nœuds doubles — 1 picot — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau — 6 nœuds doubles à deux fils — retournez votre ouvrage — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent du bord — 4 fois : (— 2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — 10 nœuds doubles — 1 picot — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau — 6 nœuds doubles à 2 fils — retournez au signe * — vous répétez 8 fois le travail compris entre les deux signes *, comme vous le voyez sur le modèle.

Vous terminez par le milieu en nouant ensemble les deux extrémités d'un bout de fil pour former l'anneau de la grandeur qui fait le cercle du milieu de l'étoile : 8 fois : (— 5 nœuds doubles à 2 fils — arrêtez le fil dans le picot du premier des deux grands anneaux intérieurs du bord — 3 nœuds doubles à 2 fils — arrêtez le fil dans le picot du second grand anneau intérieur du bord — 5 nœuds doubles à 2 fils — 10 nœuds doubles — arrêtez le fil dans l'anneau en fil formant le cercle du milieu — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau). — Ce travail est très-facile à suivre sur le dessin.

N° 4, ÉTOILE EN FRIVOLITÉ À DEUX FILS. — * 2 nœuds doubles à 2 fils — 4 nœuds doubles — 1 picot. — Ce picot se fait seulement au premier raccord, aux raccords suivants il est remplacé par un fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent. — 11 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez au signe * — vous répétez ce travail 8 fois, puis vous cassez le fil pour faire le bord — * 3 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot — 3 fois : (2 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot) — 3 nœuds doubles à 2 fils — 2 nœuds doubles — 5 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — fermez l'anneau — 3 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot — 3 fois : (2 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot) — 3 nœuds doubles à 2 fils — retournez votre ouvrage pour commencer le trèfle — 10 nœuds doubles — 1 picot au premier raccord, aux autres raccords il est remplacé par

(1) Cette explication aurait dû être donnée en mars. Nos lectrices recevront en mai la planche en relief dont l'explication a paru le mois dernier.

un fil arrêté dans le picot de la dernière feuille du trèfle précédent — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau — 10 nœuds doubles — arrêtez le fil à la fois dans les 2 picots du milieu d'une des 8 branches de la rosace du milieu — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau — 10 nœuds doubles — 1 picot — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez au signe *.

N° 5, ÉTOILE EN FRIVOLESSE À DEUX FILS. — * 4 nœuds doubles à 2 fils — 6 fois : (1 picot — 4 nœuds doubles à 2 fils) — retournez votre ouvrage pour faire le trèfle — 4 nœuds doubles — 1 picot — 3 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 6 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot, ces 6 picots se font au premier raccord; aux trois autres raccords, le 2^e de ces 6 picots est remplacé par un fil arrêté dans le picot correspondant de la feuille du milieu du trèfle précédent.) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — retournez au signe *.

Le bord est à un seul fil — * 7 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le premier des 6 picots sur le travail à 2 fils — 7 nœuds doubles — fermez l'anneau — laissez l'intervalle de fil indiqué sur le modèle — 7 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le picot suivant — 7 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage pour faire le trèfle — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans l'intervalle de fil un peu avant le premier anneau du raccord — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 5 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — 4 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 4 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — laissez l'intervalle de fil indiqué sur le modèle — 7 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le picot suivant du travail à 2 fils — 7 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez au signe *.

ÉNIGME

Servant comme principe et surtout comme fin,
Je commence parfois, plus souvent je termine;
Et parmi la gent féminine
Je suis plus en usage en français qu'en latin.

Je change aussi de caractère,
Suivant que mon aigrette incline, avant, arrière,
Ou que je sois nu-tête, ainsi qu'un garçonnet;
Telle, selon son chapeau, son bonnet,
Varie une tête légère :
Faisant valoir autrui, souvent je suis muet ;
Ou tantôt demi-clos, d'une façon discrète,
Comme le cœur d'une coquette ;
Ou bien, tel qu'un prodigue, encadrés de corail,
J'étales à vos regards les perles et l'émail.

Me coiffe-t-on d'un diadème,
Mon importance alors est poussée à l'extrême...
Mon histoire n'est-elle pas
Celle de bien des gens, du haut jusques en bas ?
Plumet de général, couronne de princesse,
Guirlande de fillette, ou bandeau de professe,
Ou bien cendre bénite, influencent l'humeur :
Rarement coiffe altière accompagne humble cœur.

MOSAÏQUE

LES FAUX CHEVEUX.

Les faux cheveux sont une monstruosité & un retour à l'état sauvage ; cette nature morte qu'on se pose sur la tête comme les anthropophages ornent leur crâne de la chevelure de leurs ennemis, est un défi de l'hygiène.

Y a-t-il rien au monde de plus charmant que l'ondulation des cheveux naturels ? Quel goût étrange que de faire de la chevelure un plat monté comme les pièces de dessert ? Rien n'est plus beau que la chevelure de la femme ; on peut l'enrichir de perles & de pierreries, mais l'encombrer de crins récoltés sur la surface de toutes les têtes, utiliser toutes les coupes de cheveux pour produire ce hideux assemblage, cela équivalait à un entassement d'Ossa sur Pélion dans l'ordre capillaire.

Ajoutons qu'avec ces coiffures, qui sont elles-mêmes des couvre-chefs, le chapeau n'est plus qu'un pléonasme ; aussi n'est-il plus maintenant qu'un débris de carcasse agrémenté de rubans ; c'est à peine si, dans ces chevelures à cinq étages, on peut lui réserver une mansarde.

(Extrait de la Comédie de notre temps.)

..

Nous ne serions pas si tristes si nous savions penser au ciel comme Dieu veut que nous y pensions.

P. GRATRY.

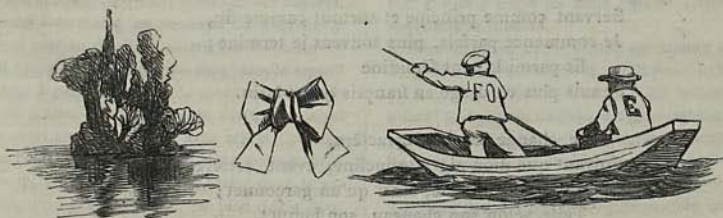
..

La modération du langage est une grande preuve de bon sens et de bon goût.

N. V. DE LATENA.

Explication du Rébus de Mars : *Les cordonniers sont les plus mal chaussés.*

RÉBUS



25
40
35



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.